



Romans québécois Page D 3
Essais Page D 4
Le feuilleton Page D 5
Arts technologiques Page D 9
Disques Page D 10



LIVRES



Premier numéro du magazine allemand *Literaturen*.

Foire du livre de Francfort

L'édition sans éditeurs

LOTHAR BAIER
COLLABORATION SPÉCIALE

Francfort — Depuis une quinzaine d'années, la Foire du livre de Francfort invite chaque année un pays à présenter sa littérature dans le cadre de cette importante manifestation du monde des livres. Cette année, c'est la Pologne qui sera accueillie à la 52^e Foire internationale du livre, qui ouvre ses portes le mercredi 18 octobre. Deux Prix Nobel polonais, la poétesse Wislawa Szymborska et l'essayiste Czeslaw Milosz, sont attendus à Francfort, mais aussi le grand poète Tadeusz Rozewicz, la prosatrice Hanna Krall, le fameux «grand reporter» du Tiers-Monde Ryszard Kapuscinski et plusieurs autres, dont un certain nombre de jeunes inconnus. Pour l'occasion, de nombreuses lectures-débats avec des écrivains provenant de la Pologne auront lieu non seulement dans la halle de la foire même mais aussi dans différentes librairies de la ville.

Étonnamment, c'est la grande industrie allemande du livre qui semble ne pas avoir tenu compte de l'invitation faite à la littérature polonaise. Au printemps dernier, le puissant groupe Holtzbrink, propriétaire — avec un certain nombre d'hebdomadaires et de magazines — de maisons d'édition aussi prestigieuses que S. Fischer Verlag (Franz Kafka, Thomas Mann, Stefan Zweig) et Rowohlt (Robert Musil, Albert Camus, Jean-Paul Sartre), décidait de mettre de ce qu'il appelle de l'ordre dans ces dernières maisons, tâche qu'il confiait à la firme américaine de contrôleurs de gestion McKinsey. Après avoir analysé la production de la maison d'édition Rowohlt-Berlin, créée en 1990 et dotée d'une solide réputation éditoriale dans le domaine de la littérature est-européenne, les experts de McKinsey ont estimé qu'il y avait trop de noms polonais dans le catalogue de Rowohlt-Berlin, des noms à l'orthographe compliquée que personne n'était de toute façon capable de prononcer. Ils conseillèrent donc à la maison d'édition de cesser de publier des œuvres dans le domaine polonais. Les possibles retombées commerciales de l'invitation faite à la Pologne par la Foire du livre laissèrent indifférents ces experts en gestion efficace. Pour montrer sa désapprobation devant tant d'ineptie

Daniel Poliquin est né à Ottawa, où il vit encore, 47 ans plus tard, en français. Il est Franco-Ontarien, et c'est de ce point de vue qu'il aborde les tergiversations politiques du Québec dans un essai-pamphlet intitulé *Le Roman colonial*, tout juste paru chez Boréal.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est un essai revanchard que *Le Roman colonial*. Un essai qui fera grincer des dents. D'entrée de jeu, en entrevue, Daniel Poliquin lance que plusieurs Québécois qu'il a côtoyés au cours de ses études à l'université d'Ottawa ont eu à l'égard des Franco-Ontariens une attitude méprisante. On les traitait, dit-il, de «collaborateurs» et d'«assimilés», se moquant de leur langue bâtarde, mal maîtrisée. Qu'à cela ne tienne! Poliquin, aussi romancier de renom

et qui a traduit Jack Kerouac et Mordecai Richler en français, a décidé de se venger. Au chapitre de la langue, il note donc les fautes de français de Lucien Bouchard, sans parler, évidemment, de celles de Pierre Falardeau, ou encore, à travers des citations imaginaires, celles du Québécois moyen de la rue...

Inutile de dire qu'il s'abstient de mentionner à cet égard les fautes de Jean Chrétien puisque sa cible est faite de nationalistes et d'autres ardents défenseurs de la culture québécoise.

«Arrête, hostie! qu'on me crie», écrit-il, citant ainsi des interlocuteurs anonymes québécois. «Arrête de chier sur mon peuple exploité, colonisé, humilié! Mon tabarnac, toué! Ça prend-ti un intellectuel mangeux de sushis, qui lève le nez sur le ragout de pattes de nos mères, pour dire des écœureries de même!» Les Québécois, soutient-il, vivent le drame de la recherche du père. «C'est un drame familial comme on en voit chez Freud», lance-t-il en entrevue. Et, tour à tour, les René Lévesque, Jacques Parizeau et Lucien Bouchard ont tenté de coiffer ce chapeau de fondateur de la nation.

«Une société distincte, le Québec? Oui, et après? On s'en fout éperdument. Terre-Neuve abrite aussi une société distincte, c'est la province la plus irlandaise du pays, mais cela ne lui donne aucun droit. Si encore on avait dit que le Québec a une personnalité française, d'accord, mais encore là, il faut drôlement souffrir d'insécurité pour constitutionnaliser une évidence pareille», écrit-il.

D'ailleurs, Lucien Bouchard, croit-il, agit comme un colonisé en quémandant constamment l'approbation de la France et en citant abondamment des héros français. Relevant certains anglicismes de Lucien Bouchard, il écrit par ailleurs: «Il y a des jours où il faut vraiment comprendre l'anglais pour comprendre le gardien de la francité québécoise.»

À propos de la colonisation, Daniel Poliquin s'en prend

VOIR PAGE D 2:
SOLITUDES

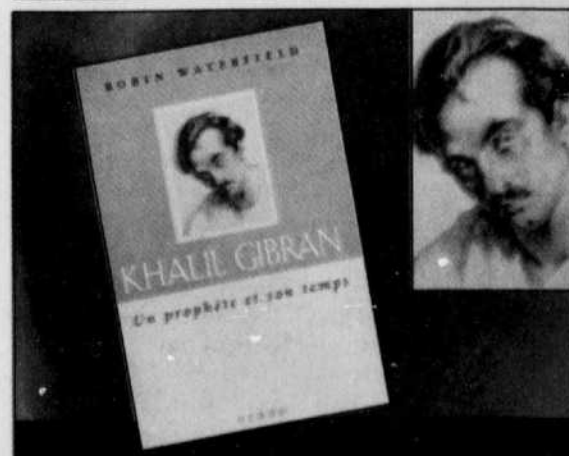


JACQUES GRENIER LE DEVOIR

de Daniel Poliquin

LES DEUX SOLITUDES

VOIR PAGE D 2: ÉDITION



KHALIL GIBRAN, UN PROPHÈTE ET SON TEMPS

Qui était Khalil Gibran?

La vie tourmentée du Prophète

34,95 \$ • 396 pages

F

FIDES

LIVRES

ÉDITION

Selon l'éditeur américain André Schiffrin, nous sommes entrés dans l'ère de «l'édition sans éditeurs»

SUITE DE LA PAGE D 1

professionnelle, l'équipe éditoriale de Rowohlt-Berlin a démissionné en bloc en juin dernier.

Evolution paradoxale qui met en lumière les difficultés auxquelles doit faire face, à la veille de cette foire, l'industrie du livre en général et celle de l'Allemagne en particulier. Comme ils le font toujours, bon an mal an, les porte-parole de la foire dévoileront de nouveaux records (chiffres d'affaires, nombre de stands à la foire, nombre de nouveautés), mais personne ne s'en félicitera. Car il est évident que le monde de l'édition en Allemagne souffre d'une maladie jusqu'alors inconnue au pays de Goethe, une sorte de boulimie de papier. L'Allemagne en aval beaucoup trop, c'est-à-dire qu'elle publie sans cesse davantage de titres et sur beaucoup trop de sujets. Elle cherche ensuite à se débarrasser le plus vite possible de cette masse de papier imprimé, soit en faisant une mise en marché monstre pour certains ouvrages de type «best-seller», soit en retirant rapidement d'énormes quantités de livres du marché et du catalogue en les cédant aux grossistes de livres d'occasion. Face à une baisse constante des tirages par titre, beaucoup d'éditeurs, afin de maintenir leur rythme de production, choisissent la fuite en avant en publiant encore plus de titres, provoquant ainsi une inflation de titres sans précédent.

Selon l'éditeur américain André Schiffrin, ancien patron de la maison d'édition new-yorkaise Pantheon Books, fondateur et directeur de la nouvelle maison



d'édition The New Press, nous sommes entrés dans l'ère de «l'édition sans éditeurs» — comme l'indique le titre de son essai (paru en français en 1999 chez La Fabrique) dont la traduction allemande, à paraître chez l'éditeur berlinois Wagenbach, sera présentée par l'auteur à la Foire du livre de Francfort et devrait susciter bien des débats dans la profession. Bien évidemment, les grands perdants de cette évolution de l'édition sont avant tout les lecteurs, qui, devant l'inflation de titres publiés sans qu'ils aient pour autant l'impression que ceux-ci s'inscrivent dans un programme éditorial cohérent, ne savent plus à quel saint se vouer. Afin de leur fournir des repères et des critères pour guider leur choix, l'éditeur berlinois Friedrich (qui publie le magazine Theater Heute, pendant allemand de la revue québécoise Théâtre/Jeu) vient de

lancer un nouveau magazine littéraire, appelé sobriement *Literaturen* («littératures»).

Le premier numéro de ce nouveau mensuel de 152 pages paraît juste avant l'inauguration de la Foire du livre de Francfort. Il s'ouvre sur un portrait de l'écrivain canadien Michael Ondaatje, signé par la rédactrice en chef Sigrid Löffler qui dirigeait, jusqu'à il y a peu, les pages culturelles de l'hebdomadaire *Die Zeit*. D'après l'ambitieux programme de la rédaction, *Literaturen* ne veut pas se laisser arrêter par les frontières entre les diverses littératures nationales ni par celles entre «fiction» et «non-fiction».

Le nouveau magazine littéraire allemand doit s'imposer face à une multitude de quotidiens

Prenant appui sur la décision de la Foire du livre de Francfort d'inviter la Pologne, tout un dossier est consacré à la littérature polonaise contemporaine. Une section importante du magazine aborde également le thème de «l'invention de l'Est» à partir d'une autobiographie de l'intellectuel palestinien Edward Said, parue l'année dernière aux États-Unis. L'écrivaine algérienne Assia Djebar, lauréate du prestigieux prix des Libraires allemands, fait l'objet d'un portrait. Des notes de lecture au texte serré alternent avec des entretiens et des articles sous forme d'essais littéraires de plusieurs pages. Les concepteurs du magazine se sont visiblement inspirés de la *New York Review of Books*.

Mais *Literaturen* ne s'inscrit pas dans le même paysage éditorial que la fameuse publication bimensuelle de New York, seule dans son genre aux États-Unis. Le nouveau magazine littéraire allemand doit s'imposer face à une multitude de quotidiens et d'hebdomadaires qui, à la différence des journaux américains, offrent régulièrement à leurs lecteurs des pages ou des suppléments littéraires plutôt bien garnis.

L'avenir dira si les lecteurs allemands se laisseront séduire par la manière presque classique, peu spectaculaire, avec laquelle *Literaturen* entend proposer points de repère et critères dans le domaine de l'édition de livres.

SOLITUDES

Daniel Poliquin a choisi de vivre «là d'où il vient»

SUITE DE LA PAGE D 1

aussi à l'attachement des Québécois aux symboles de la monarchie française. «Ainsi, à Québec, on conserve jalousement le chemin du Roy, la place Royale, avec son buste de Louis XIV, les rues d'Aiguillon et d'Auteuil, les Auberges du Gouverneur, autant de symboles d'une monarchie pourtant oubliée; la province s'est même dotée d'un drapeau aux couleurs de cette monarchie, fleurdélysé blanc sur fond bleu, ce qui est le comble d'une fidélité bien mal payée de retour. Comme si un chevalier cocu s'entêtait à défendre les couleurs de sa dame», écrit-il encore.

Un «nous» changeant

On l'a dit, Daniel Poliquin est Franco-Ontarien. Ses trois enfants ont été éduqués en français en Ontario et il participe au mouvement des caisses populaires de l'Ontario. Parfois, pourtant, lorsqu'il parle du Québec, Daniel Poliquin utilise la première personne du pluriel. Le «nous» des Franco-Ontariens devient le «nous» «de la nation canadienne-française», précise-t-il en entrevue. Cependant, les deux personnages qu'il crée au début de son essai et qui l'accompagnent dans son argumentation sont, avoue-t-il, des «portraits-robots». Ces deux personnages, l'un nationaliste — c'est l'homme de foi —, l'autre indécis — c'est l'homme de peu de foi —, courtisent tous deux la même femme, qui finit par suivre un autre homme à Rome. «Je sais seulement qu'elle n'aura aucun chagrin si elle rate le prochain référendum», écrit d'ailleurs Poliquin en guise de conclusion.

Contrairement à plusieurs Franco-Ontariens qui ont choisi de s'établir au Québec, certains se convertissent même à l'indépendantisme, l'homme a donc peu vécu au Québec. «J'ai fait ici deux séjours, une fois de six mois et une fois de trois mois», confirme-t-il. Au sujet de l'assimilation, il affirme d'ailleurs avoir gardé de l'adolescence la conviction que «le seul drame de l'assimilation tient à ceci que l'assimilé cesse de choisir». Daniel Poliquin a choisi: choisi de vivre «là d'où il vient», même si, fils d'un père né au Québec et d'une mère d'origine québécoise, il affirme que «le Québec est ma mère patrie». Vivre en Ontario suppose de vivre à l'intérieur d'une minorité, une vie plus difficile que celle qu'il pourrait mener au Québec, où il se sent d'ailleurs «en vacances», puisqu'il sait qu'il sera compris presque par-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Daniel Poliquin

tout en français. Il est d'ailleurs en faveur de la loi 101 garantissant la survie du français.

D'Ottawa, donc, Poliquin baigne malgré tout dans la culture québécoise, par la télévision, la radio et les journaux. Il n'a cependant jamais voté aux référendums québécois. «Face au Québec, je suis étranger et familier», dit-il. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire des propos très durs au sujet des politiciens, René Lévesque et Robert Bourassa compris, qui dorent la pilule aux Québécois pour leur vendre des projets irréalisables, dont la souveraineté-association, un modèle «transgénique», dit-il, moitié chèvre, moitié mouton.

«On songe à Laurent-Michel Vacher, qui a dénoncé mieux que personne le veau d'or de la souveraineté-association, cet indépendantisme peureux de porte d'en arrière tout juste bon à bernier les innocents, écrit-il. Il a bien démontré, dans une langue claire, que cette démarche était condamnée: on ne fait pas l'indépendance en mentant à des gens libres que l'on prétend libérer et qui finiront asservis à une illusion.»

L'auteur reconnaît cependant que le nationalisme québécois était souhaitable à une certaine époque, celle de Gaston Miron ou de Jacques Ferron, par exemple,

époque où il y avait ici «deux poids, deux mesures», les francophones étant défavorisés à plusieurs égards au profit des anglophones du Québec. Par ailleurs, dans l'une des contradictions qui émaillent ce livre, Poliquin affirme que Pierre Falardeau est «le maître flagorneur de cette classe ouvrière qui n'a jamais existé au Québec». Faisant référence au cinéaste Denys Arcand et à l'écrivain Georges Dor, Poliquin écrit du reste: «J'ai dans l'idée qu'Arcand et Dor sortent peu, ou alors qu'ils ne fréquentent pas beaucoup cette basse classe qu'ils flattent à voix haute mais qu'ils détestent dans le fond.»

Plus tôt dans sa carrière de romancier, Daniel Poliquin a signé deux courts essais. Le premier a été publié en 1996 et s'intitulait *Bouchard ou le martyr imaginaire*, et le second portait sur la dédramatisation de l'assimilation. Daniel Poliquin est surtout connu pour ses romans, dont *L'Homme de paille*, paru en 1998. Il travaille à la rédaction d'un prochain roman.

LE ROMAN COLONIAL

Daniel Poliquin

Le Boréal

Montréal, 2000, 256 pages

GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS HEBDOMADAIRE
Ventes du 4 au 10 octobre 2000

1 PRATIQUE	Le guide de l'auto 2001	1 Duval & Duquet	L'Homme
2 HUMOUR	Les chrétienneries	1 Pascal Beausoleil	Intouchables
3 PSYCHO.	La synergologie	21 Philippe Turchet	L'Homme
4 ROMAN	99 francs	3 F. Belgbeder	Grasset
5 ROMAN Q.	Black - Les chaînes de Gorée	3 Paul Ohl	Libre Express.
6 JEUNESSE	Chansons drôles, chansons folles (Livre & DC) ♥	4 Henriette Major	Fides
7 ROMAN	Métaphysique des tubes	5 A. Nothomb	Albin Michel
8 CUISINE	Les sélections du sommelier 2001	3 François Charlier	Stanké
9 BIOGRAPH.	The Beatles : Anthology	1 The Beatles	Seuil
10 JEUNESSE	Benjamin fête l'Halloween	2 Bourgeois / Clark	Scholastic
11 BIOGRAPH.	Trudeau le québécois	1 Michel Vastel	L'Homme
12 ROMAN Q.	Pauline Pinchaud, servante	5 Denis Monette	Logiques
13 PSYCHO.	Les manipulateurs et l'amour	2 I. Nazare-Aga	L'Homme
14 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	84 Dalai-Lama	R. Laffont
15 PSYCHO.	Les cinq blessures qui empêchent d'être soi-même	8 Lise Bourbeau	E.T.C.
16 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	57 Henriette Major	Fides
17 B.D.	Album Spirou n° 255	2 Tome & Janry	Dupuis
18 HUMOUR	Penser, c'est mourir un peu	4 G. Taschereau	Intouchables
19 PSYCHO.	À chacun sa mission	46 Monbourquette	Novallis
20 POLAR	Le concile de pierre	1 Jean-C. Grange	Albin Michel
21 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	154 I. Nazare-Aga	L'Homme
22 POLAR	Prisonniers du temps	18 M. Crichton	R. Laffont
23 ROMAN	Et si c'était vrai...	38 Marc Lévy	R. Laffont
24 B.D.	Achille Talon n° 44 - Tout va bien!	1 Widenlocher/Brett	Dargaud
25 ROMAN Q.	Courir à sa perte ♥	5 G. Archambault	Boréal
26 JEUNESSE	Avec des yeux d'enfant ♥	6 Henriette Major	L'Hexagone
27 PSYCHO.	La guérison du cœur	36 Guy Corneau	L'Homme
28 PSYCHO.	La séduction : vérités et mensonges	4 Richard Fleet	Libre Express.
29 ROMAN	Fille du destin ♥	19 Isabel Allende	Grasset
30 ROMAN	Le fantôme d'Anil ♥	5 M. Ondaatje	Boréal
31 SEXUALITÉ	Le pénis illustré ♥	29 Joseph Cohen	Könemann
32 CUISINE	Sushis faciles	19 Collectif	Marabout
33 PRATIQUE	Un chez-moi à mon coût	3 Éric Brassard	E. Brassard éd.
34 PSYCHO.	Ces parents qui aiment trop	23 Ashner/Meyerson	Stanké
35 POLAR	Avant de te dire adieu	19 M. Higgins Clark	Albin Michel
36 GUIDE	Québec la belle province	19 Collectif	Phidal
37 ROMAN	Soie ♥	194 A. Baricco	Albin Michel
38 ROMAN	Stupeur et tremblements ♥	57 A. Nothomb	Albin Michel
39 B.D.	Buck Danny n° 49 - La nuit du serpent	2 Bergese	Dupuis
40 NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	53 P. J. D'Adamo	du Roseau

Livres -format poche

1 ROMAN	Geisha ♥	22 Arthur Golden	Livre de poche
2 JEUNESSE	Harry Potter : volumes 1, 2 et 3	43 J.-K. Rowling	Folio junior
3 POLAR	Le dernier coyote ♥	3 M. Connelly	Points-Seuil
4 ROMAN	Le journal de Bridget Jones ♥	17 Helen Fielding	J'ai lu
5 SPIRITU.	Conversations avec Dieu, tome 1 ♥	14 Neale D. Walsch	J'ai lu

♥ : Coup de cœur RB ; 1^{er} semaine sur notre liste

N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

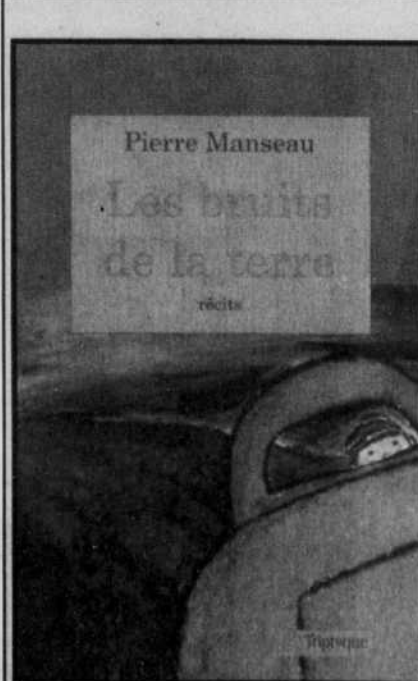
NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS PARUTION

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815

www.renaud-bray.com

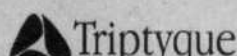
DENIS VANIER
(1949 - 2000)« Ne jamais guérir est la liberté. »
D.V.

LES HERBES ROUGES

Pierre Manseau
Les bruits de la terre

postface de Pierre Salducci

récits, 172 p., 18 \$



www.generation.net/tripty

Tél.: (514) 597-1666

Ce livre est dédié «à ceux de la génération sida qui ne meurent pas». Séropositif, l'auteur part de sa propre expérience. Le processus de renonciation au cheminement existentiel et à la recherche du mieux être est enclenché; le désenchantement a fait son œuvre, il ne reste plus d'illusions. Puis la thérapie vient prolonger une vie qui apparaît implacablement vide et beaucoup moins prometteuse que la mort. L'écrivain ne peut donc plus se leurrer.

18^e Colloque annuel
de l'Académie des lettres du Québec
« La langue française et nous »

28 octobre 2000 de 10 h à 18 h

à la librairie OLIVIERI,

5219, Côte-des-Neiges à Montréal (métro Côte-des-Neiges)

PROGRAMME

Animation : Winston McQuade

Présidence d'honneur: Claude Lévesque,
philosophe et membre de l'Académie.Conférence inaugurale: Nadia Bredimas-Assimopoulos,
présidente du CLF : «Les points marquants de l'histoire
de la langue française au Québec» (à 10 h)

1- La langue comme pratique d'écriture (à 10 h 30)

Lise Gauvin	L'écrivain et la langue au Québec
Madeleine Gagnon	De la présence des poètes dans la langue
Noël Audet	L'écrivain/e: de la norme à l'invention de la langue
André Brochu	La langue comme mémoire et moteur de l'imaginaire

2- La langue comme histoire (à 14 h 30)

Jean Royer	L'engagement de l'Académie des lettres du Québec
Céline Saint-Pierre	Le Conseil supérieur de l'Éducation et l'enseignement de la langue
Micheline Dumont	Les femmes et la langue dans l'histoire
Michel Rioux	De l'utilité de la Charte de la langue française

3- La langue et la culture (à 16 h)

Marie-Éva de Villers	La qualité de la langue et ses effets (enseignement, médias, publicité)
Gérald A. Beaudoin	La langue juridique comme fondement culturel
Jean Forest	L'anglicisation et l'enseignement du français
Michel Plourde	Les conditions de l'avenir du français au Québec?

«Le mot de la fin»:

Luc Bureau

Comment la langue parle-t-elle de nous? (à 17 h)

LANCEMENT:

«L'écrivain/e dans la Cité?», Actes du 17^e Colloque de l'Académie publiés par Triptyque. À 17 h 30.

N.B. On peut réserver pour le repas du midi au bistro de la librairie: (514) 739-3639.

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Ah! La vie d'artiste...

Raymond Lévesque s'offre le luxe de raconter ce que bon lui semble, et à peu de frais

LE PETIT LALONDE

Raymond Lévesque
Lancôt Éditeur
Montréal, 2000, 148 pages

Depuis que la surdité l'a forcé à se retirer de la scène, il y a une quinzaine d'années, Raymond Lévesque n'a pas cessé d'écrire. Des textes sans prétention, comme l'étaient ceux de ses chansons et de ses monologues, des récits dont certains se présentent comme humoristiques — *Lettres à Ephrem*, *De voyages et d'orages* (L'Hexagone) — ou d'autres qui le sont, même s'ils ne sont pas étiquetés comme tels: *Ketchup* (VLB), *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (Stanké). Lévesque y défend parfois encore les humbles écrasés par les puissants mais il se moque surtout de tout un chacun, y compris de ceux qui, par naïveté plus que par ambition, croient pouvoir changer le monde en lui signalant ses errements et, corollaire obligé, en lui montrant la voie à suivre pour s'en tirer. Cela tourne court, immanquablement, et personne ne s'en trouve plus mal.

Ce pionnier de la chanson québécoise s'offre, comme il l'a toujours fait, le luxe de raconter ce que bon lui semble, et à peu de frais. Il suffit de quelques mots pour entreprendre tous les voyages, pour planter des décors grandioses ou décrire des scènes rocambolesques, pour multiplier les rebondissements où s'agitent d'impressionnantes cohortes de personnages et de figurants.

Le *Petit Lalonde* est, au départ, une petite histoire de rien du tout qui ne tardera pas à se transformer en quasi-épopée. D'abord, un jeune Québécois de onze ans, dont on dit qu'il a une jolie voix. Puis, le père de celui-ci, un peu dur de la feuille mais qui voit grand: son fils deviendra une vedette de la chanson, c'est-à-dire que le rossignol se métamorphosera en poule aux œufs d'or.

Mais pour que le *Petit Lalonde* fasse carrière, il lui faut tout un attirail: un piano (acheté d'un ancien lutteur), un professeur de chant, dont la compétence se résume à trouver du talent à tous ceux qu'il prend en charge, un imprésario, Siffoné Rigoletti, Italien, qui se trouve être «la pire patate, le pire escroc qu'il y avait dans le genre». Et puis encore, un professeur d'anglais (incompétent), de même qu'un producteur de disques, Antonio Walker, aussi magouilleur que l'imprésario. Chacun tire à hue et à dia, et pourtant, miraculeusement, la carrière du *Petit Lalonde* démarre.

Ses chansons tournent à la radio, on le voit à la télé, il fait une tournée du Québec, avec notamment une halte mémorable au

Saguenay où se pressent pour l'entendre les gens de Chicoutimi-Ouest, dont il est dit que «comme pêteux, on ne fera jamais mieux».

Mais l'entourage du jeune Lalonde n'a d'yeux que pour les États-Unis car c'est là que se trouve la vraie consécration, c'est-à-dire le gros argent. A New York, les débuts sont difficiles; Chicago, en revanche, est plus accueillant. Puis, ce sera la Californie, où le *Petit Lalonde*, qui s'appelle désormais «The Little Lafayette», va tâter du cinéma. Bref, le jeune garçon a du succès, il gagne beaucoup d'argent dont il ne voit pas la couleur.

Mais comme il n'y a rien de plus éphémère que la jeunesse et l'originalité, le public se lasse. C'est bientôt le déclin. Le *Petit Lalonde* se recycle brièvement en chanteur country et se voit condamné à la débrouille au Venezuela, au Brésil, avant de revenir tout surpris à la case départ: son Plateau Mont-Royal natal.

L'ascension et le déclin du *Petit Lalonde* sont également pleins de surprises pour le héros lui-même comme pour les lecteurs: à chaque étape — et elles sont nombreuses —, il se produit un petit désastre, suivi d'un départ précipité qui est parfois une question de survie. Le *Petit Lalonde*, d'une mésaventure à l'autre, perd un peu de sa naïveté. Il y voit plus clair et se défend mieux, sans pour autant cesser de se faire avoir.

Il y a du Candide chez ce personnage, dont l'histoire tient davantage du conte que du roman. La vraisemblance est souvent bousculée au profit de la fantaisie. Tout est mouvement et vivacité dans ce récit mené par un narrateur qui ne se gêne pas pour intervenir et dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'a pas la langue dans sa poche.

Miami est «une ville de cons», franchement «dégueulasse»; au Venezuela, «tout le monde est un peu tapette»; à Plattsburgh — le saviez-vous? —, «il y a une usine de capotes où on fabrique aussi des femmes en caoutchouc». Les Québécois préfèrent «la frime au naturel» et ils ont «l'âme molle» de naissance, ce qui fait qu'ils sont plus avancés que les Français pour la pitié; quant aux Allemands, ils sont pour la plupart «grossiers et primaires» et... ils puent tous «un peu»! Les lesbiennes, est-il dit au passage, «traînent des faces macabres» pour la bonne raison que «dans ce milieu [sic], on trouve beaucoup de haine, de conflits et de bagarres. Même chose chez les tapettes, car «le bonheur rôde rarement chez les marginaux».

Le *Petit Lalonde* est une satire du milieu du spectacle, pleine de mordant, avec parfois des outrances, quelques facilités et des



Robert Chartrand



passages grivois. On y reconnaît ça et là la silhouette de son auteur qui, c'est bien connu, n'a pas été très habile dans la conduite de sa carrière d'artiste et qui a toujours eu son franc-parler, quoi qu'il lui en ait coûté. Dans *On peut pas tout dire* (Triptyque, 1997), où Sylvain Rivière a recueilli des textes épars de Raymond Lévesque, celui-ci, revenu de ses engagements solennels d'antan, disait qu'il ne voulait plus désormais qu'«écrire de la fantaisie. Ça ne sert à rien de vouloir écrire de grands livres».

Voici en effet un petit livre qui distille ce rire très ancien qui fustige les mœurs et les travers de l'humaine condition. Le trait est souvent gros, mais la vie elle-même, selon le narrateur, n'est pas très subtile: «Des bouts, ça va bien, et d'autres, tout s'enfarge, que l'on fasse n'importe quoi. Lorsqu'on poigne une traite de ce genre, ça peut durer longtemps.» «La vie est ainsi faite qu'elle nous écoeure comme il faut, nous cale au fond du trou pour aussitôt nous donner un peu de nanane afin qu'on lâche pas. Chaque fois, on se fait poigner pis on continue.»

robert.chartrand5
@sympatico.ca

VIE LITTÉRAIRE

Des voix poétiques à entendre

LES POÈTES DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE (LA CINQUIÈME SAISON, 2000-01)

À la Chapelle du Musée de l'Amérique française
2, côte de la Fabrique
Québec
Début le lundi 16 octobre

À la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal
465, avenue du Mont-Royal Est
Montréal
Début le mardi 17 octobre

DAVID CANTIN

Même si la poésie contemporaine est souvent la cible d'innombrables préjugés, les lectures publiques se portent plutôt bien. À titre d'exemple, les spectateurs étaient tellement nombreux à vouloir assister à la grande soirée du Festival international de la poésie à Trois-Rivières que les organisateurs ont décidé d'ajouter une représentation supplémentaire pour la première fois cette année. À Québec et à Montréal, le phénomène risque aussi de se produire dans le cadre des rendez-vous littéraires et musicaux des *Poètes de l'Amérique française*, qui entament

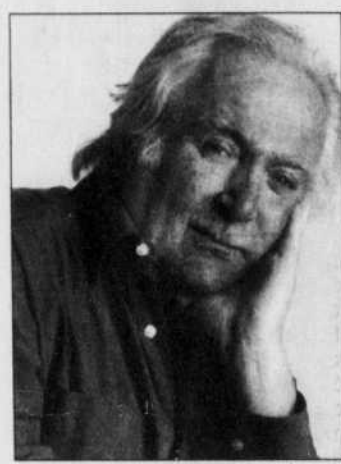


Normand de Bellefeuille

dans quelques jours leur cinquième saison. Un événement singulier où Guy Cloutier et Marlène Couture invitent à entendre, au début de chaque mois, quelques-unes des voix majeures de l'horizon poétique actuel.

Depuis l'automne 1996, des noms aussi importants que Marie-Claire Blais, Valère Novarina, Jacques Brault et André Velter ont pris part à ces soirées qui laissent toute la place à une parole ainsi qu'à un trajet poétique. Contrairement à ces marathons où l'on rassemble un nombre parfois aberrant de poètes, Guy Cloutier (qui assume la direction artistique) et Marlène Couture (volet musical) préfèrent réunir les gens autour d'un seul écrivain. Poète invité et directeur littéraire des Éditions du Noroît, Paul Bélanger considère ces rendez-vous comme «des moments précieux, d'une grande intensité, qui permettent un échange fécond entre le poète et les spectateurs».

De plus, il n'y a pas que la présence de l'autre qui compte mais aussi ce contrepoint musical permettant d'atteindre un équilibre heureux. Pour entamer cette cinquième saison, Hélène Dorion revient pour une deuxième fois afin de lire plusieurs extraits de ses nouveaux recueils, *Portraits de mers* et *Fenêtres du temps*. Lors de la soirée du lundi 16 octobre à la chapelle du Musée de l'Amérique française et le lendemain, à Montréal, à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, le baryton Réal Toupin, accompagné au piano par Raymond Lepage, chantera la poésie de Théophile Gautier et de Shakespeare, mise en musique par Chausson et Fauré. Au mois de novembre, ce sera au tour du «père du théâtre moderne québécois», Marcel Dubé, qui proposera une poésie de «l'intranquillité et du désir sans cesse réitéré de réinventer l'homme depuis ses racines». Des œuvres de Brecht et Weill seront alors au programme. En décembre, le nouvelliste, essayiste et éditeur de Québec Gilles Pellerin sera



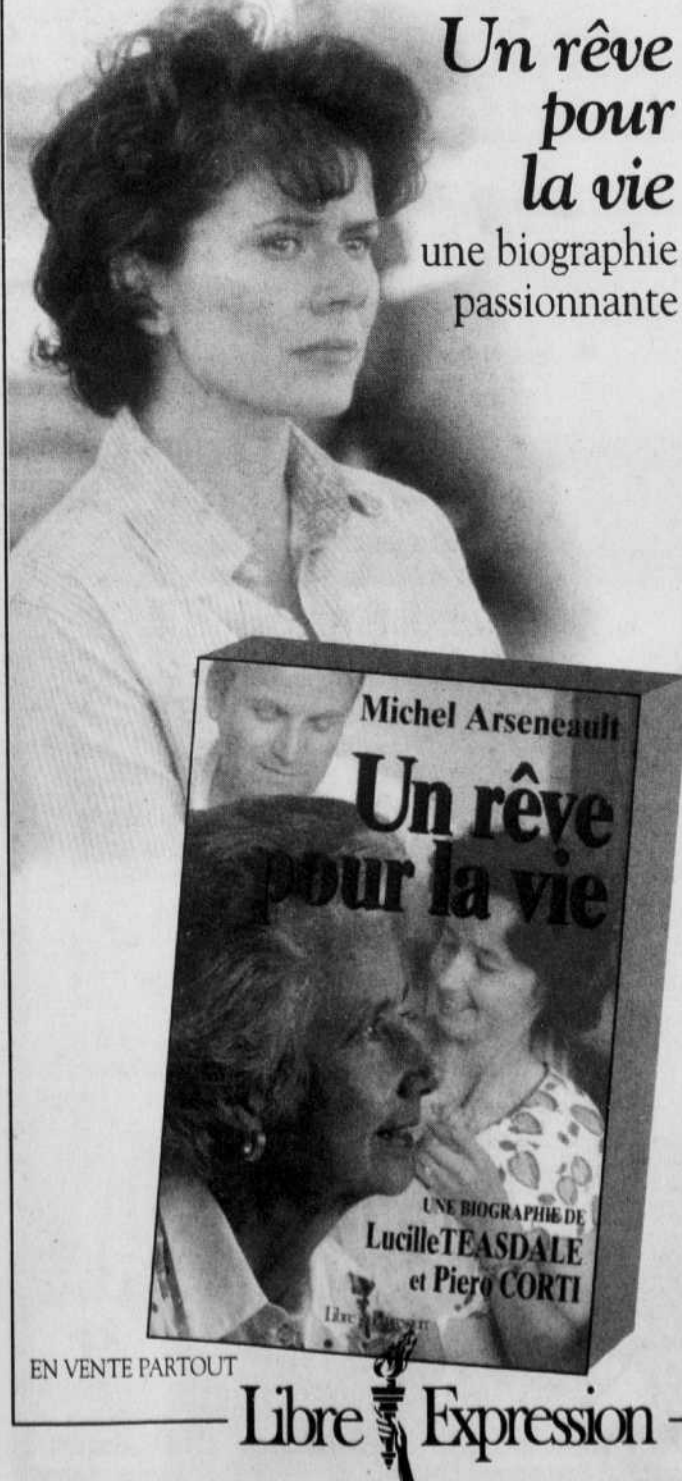
Marcel Dubé

présent avec Roland Bourneuf comme invité. Une exception, mais aussi un choix qui ne peut que surprendre. Pour janvier 2001, une soirée des plus ludiques est à prévoir en compagnie de Normand de Bellefeuille. Un récital où les musiques de Satie et Lemonnier devraient se joindre à la voix de Bellefeuille. En février, la Gaspésienne Rachel Leclerc risque de séduire un public des plus attentifs. Le lundi 12 mars, le romancier, éditeur et diplomate Alain Nadaud lira à haute voix des passages du somptueux *Petit catalogue des nations barbares*. En avril, Loucky Bersianik reviendra sur des textes «qui ont transformé la manière de penser la femme dans le Québec contemporain». Pour clore la saison, en mai 2001: un invité de marque en la personne du français Claude Esteban. Il ne faudrait surtout par manquer cette prestation qui figure parmi les moments forts de la programmation des *Poètes de l'Amérique française*. Pour une deuxième année à Montréal, il est possible de croire que le bouche à oreille invitera à un succès comparable à celui de Québec. Ces rendez-vous mensuels donnent un aperçu de ce que peut réellement être l'expérience de la lecture poétique.

BIOGRAPHIE

Le journaliste MICHEL ARSENEAULT a reconstitué la grande aventure vécue par le DR LUCILLE TEASDALE et son mari, PIERO CORTI, en Afrique.

Un rêve pour la vie
une biographie passionnante



EN VENTE PARTOUT

Libre Expression

Romanichels

XYZ éditeur



Micheline La France
Le don d'Auguste

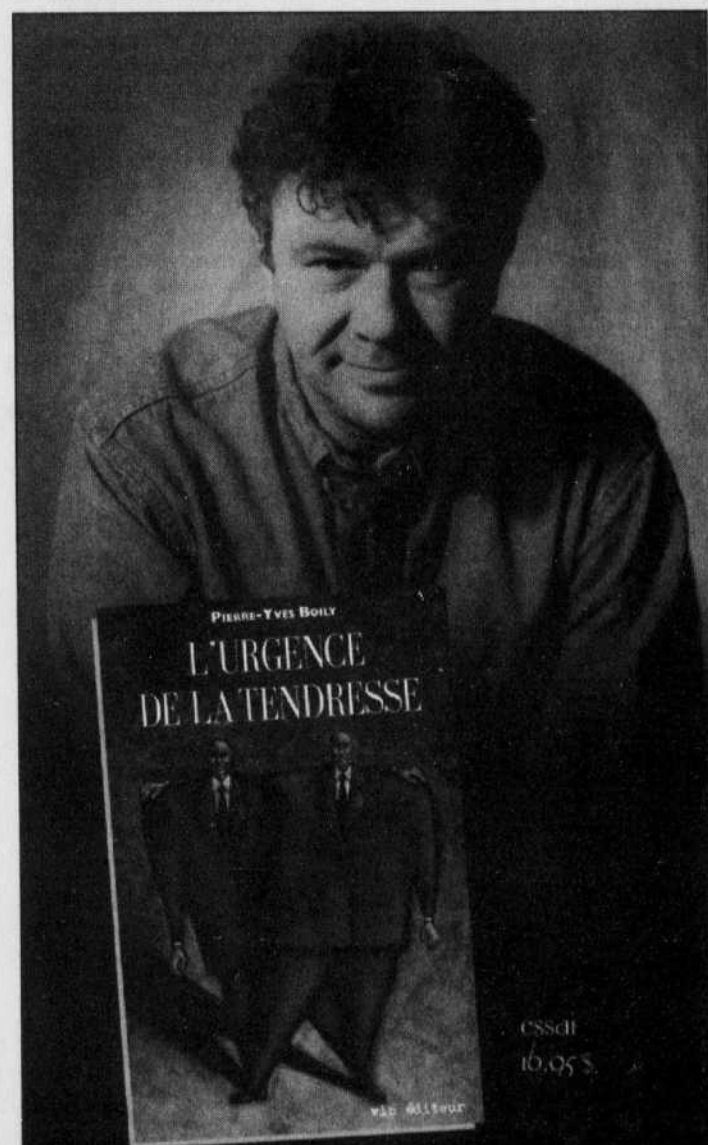


Une enquête policière pour mieux aller au fond de soi.
Une énigme posée sur une superbe toile de fond littéraire.

Micheline La France
Le don d'Auguste

164 p. • 19,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-2537
Courriel: xyzed@imlink.net



Pierre-Yves Boily

Pour en finir avec la violence,
peut-on oser la tendresse
dans les relations entre
personnes, entre groupes
et entre pays?

La passion de la littérature



vlb éditeur

www.edvib.com

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Lettre à Christian Dufour

LETTRE
AUX SOUVERAINISTES
QUÉBÉCOIS
ET AUX FÉDÉRALISTES
CANADIENS QUI SONT
RESTÉS FIDÈLES
AU QUÉBEC

Christian Dufour
Stanké

Montréal, 2000, 144 pages

Cher Christian Dufour,

J'attendais votre *Lettre...* avec impatience. Votre esprit nuancé, votre engagement soutenu à chercher une solution honorable pour tous au conflit canado-qubécois et votre loyauté envers le Québec, me disais-je, ne pouvaient qu'enrichir un débat essoufflé. Alliez-vous, enfin disaient certains, vous brancher une fois pour toutes et nous offrir, dans cette missive, la conclusion argumentée d'un parcours intellectuel depuis longtemps habité par une ambivalence un peu frustrante? Dufour franchement fédéraliste? Je n'arrivais pas à le croire. Militant souverainiste? C'eût été concevable, mais improbable.

Et alors? Eh bien, vous ne m'avez pas déçu mais laissé sur ma faim. Votre *Lettre...* vous est fidèle: doucement provocatrice,

elle distribue les torts le plus souvent avec justesse et professe un volontarisme politique que je partage, malgré les quolibets qu'un tel choix entraîne, mais elle pêche parfois par imprécision et naïveté.

Vous avez raison de sermonner les souverainistes. Défaits en 1980 et en 1995, ils font trop souvent comme s'ils avaient gagné, refusent le jeu canadien dans l'attente d'une sanction finale qui pourtant se dérobe sans cesse, et cette bouderie, c'est vrai, n'apporte rien qui vaille: «*Morale et esthétique; bonne conscience et belles images*», écrivez-vous en vous désolant du résultat ainsi récolté: «*N'est-il pas évident que la part "rêve" du projet souverainiste est en train de s'amplifier, alors même qu'une partie du réel canadien échappe de plus en plus aux Québécois?*»

En préférant les principes au réel, les souverainistes contribueraient donc au cul-de-sac de la relation Québec-Canada. En refusant de reconnaître le réel attachement des Québécois, même nationalistes, à l'expérience canadienne qu'ils ont fondée, les souverainistes, à l'époque ennemis de Meech, entretiendraient maintenant un blocage dont ils se disent les premières

victimes. Le constat choquera, mais vous avez raison de le risquer: «*Le résultat est que le Québec n'est ni dedans ni dehors du Canada. Il n'est nulle part, dans son no man's land à lui, de rêve et d'impuissance; il existe de moins en moins.*»

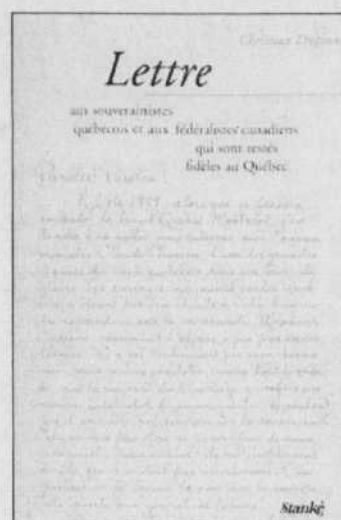
Auraient-ils tous les torts? Heureusement, vous n'êtes ni Jean Chrétien, ni Stéphane Dion, ni Guy Bertrand pour aller si loin dans la bêtise. Aussi, votre dure critique du nouveau nationalisme canadien n'épargne personne. Quand vous écrivez que le «*refus viscéral de la plus profonde différence collective en ce pays*» est à la base du pourrissement de la situation, que «*le Canada est un pays profondément hypocrite et inauthentique, sa grande réputation de tolérance à l'étranger étant bâtie sur le dos de la négation du Québec*», vous frappez fort mais juste.

Que Trudeau en soit blâmé au premier chef et que Chrétien, en sous-fille du premier qu'il singe, reçoive à ce titre le bonnet d'âne, cela me semble aller de soi. La démocratie canadienne, à se définir en opposition au danger séparatiste, vous le faites remarquer pertinemment, risque la dégénérescence, et l'exemple de Radio-Canada qu'on tente de diriger po-

litiquement en est une preuve. Où sont-ils, les intellectuels progressistes canadiens?

Où donc, alors, trouver la voie de la sagesse politique? Votre réponse, qu'on dira molle, a le mérite de tenir compte des exigences de modestie et de dignité. S'il faut d'abord reconnaître, pour avancer, qu'on ne sortira pas du marasme national par une indépendance dont les Québécois ne veulent pas vraiment pour des raisons déjà évoquées ni par un oubli canadien de la question québécoise, il importe ensuite, écrivez-vous, de prendre conscience que, lorsqu'il est appliqué avec équité et raison, «*rien ne ressemble davantage au fédéralisme, avec son mélange de souveraineté partagée et de souveraineté séparée, que la souveraineté-partenariat ou la souveraineté-association.*»

Ces étapes psychologiques et sociopolitiques franchies, c'est-à-dire une fois rejetés la souveraineté de Parizeau et le Canada de Trudeau-Chrétien, reste à travailler à faire advenir l'essentiel: «*imposer durablement la prédominance du français au Québec et donner un vrai contenu à une robuste société distincte québécoise, au sein d'un Canada qui incorpore la vision spécifiquement québécoise du fédéralisme [...]*» Vous avez bien fait, Christian Dufour, de prévoir la réaction qui ne manquera pas de venir:



«*Chimères, me direz-vous? Sans doute. Mais sûrement moins qu'une indépendance dont les Québécois ne veulent pas.*» Je ne suis pas sûr de partager entièrement et de me réjouir de votre constat, mais, en revanche, je serais bien prêt à prendre le risque de cette mission qui ne renie pas un nationalisme auquel je reste attaché.

Vous apprendrai-je quelque chose en vous disant que votre proposition sera attaquée, peut-être même ridiculisée? Quant à moi, vous le savez maintenant, je ne serai pas de ces chœurs inébranlables, mais je ne vous quitterai pas avant de vous avoir dit

que votre *Lettre...* m'a, par moments, irrité.

Où donc, sinon chez les indépendantistes en manque d'arguments, avez-vous été cherché l'idée selon laquelle le faible taux de natalité et le fort taux de suicide qui affectent notre société seraient attribuables au blocage constitutionnel? N'avez-vous pas conscience que votre critique mal dirigée du modèle québécois, au demeurant critiquable d'un point de vue progressiste, fait le jeu de la droite affairiste? Vos bons mots au sujet du *pep talk* national que nous a servi Alain Dubuc dans *La Presse* à la fin de l'hiver 2000 sont consternants: l'idéologie Wal-Mart appliquée à l'avenir de la nation? Jamais! Seriez-vous tenté, comme votre ami Guy Laforest, par l'opportunisme adéquat? Enfin, puis-je vous dire que parler du «*Québec postmoderne*», cela ne veut pas dire grand-chose, et que «*des phénomènes de société comme Céline Dion et Maurice Rich*» ne correspondent pas vraiment à l'idée que je me fais de la grandeur?

Votre *Lettre...*, cher Christian Dufour, j'en ai bien peur, sera conspuée pour cause de mollesse et d'irréalisme. Elle mérite pourtant d'être reçue comme celle d'un ami sincère et dévoué.

louiscornellier
@parroinfo.net

Un livre ne vient jamais seul



SIGNETS

Marie-Andrée
Lamontagne

Le Devoir

On est entré dans sa librairie. Comme Stephen Dedalus au pub, devant une mer de visages, on a peut-être eu un mouvement d'effroi. Livres, livres, livres. On s'est cru seul, bravement on s'est avancé. Quand on en est ressorti, le porte-monnaie flasque, l'esprit déjà lesté des deux ou trois titres emportés précieusement sous le bras, on a pu croire que toute l'opération s'était déroulée dans la relative solitude du lecteur, ici doublé d'un consommateur. Rien n'est plus faux. Plusieurs fantômes rôdaient pendant tout ce temps, qui ne l'avaient pas toujours été.

D'abord celui de l'éditeur, dont la signature appose sur le livre un sceau aussi discret qu'indéniable. Car il en va des éditeurs comme des écrivains: ils ont chacun une personnalité, visible pour les premiers dans leur catalogue; pour les seconds, dans leurs œuvres passées, présentes et à venir. Tout le processus d'envoi de manuscrits, de rendez-vous sollicités, obtenus ou refusés, et de déjeuners à répétition ne vise au fond qu'à faire coïncider au plus près ces deux éléments

après une période de tâtonnements plus ou moins douloureuse. Avis aux auteurs adeptes de l'arrosage à grande échelle, néfaste d'un point de vue écologique, coûteux et inefficace sur le plan individuel.

Au-dessus de la tête du lecteur plane aussi le fantôme du critique qui danse, et parfois se dispute, avec celui de l'éditeur. Convaincu du bien-fondé de ses choix, ce dernier s'efforce maintenant d'en convaincre ceux qui n'achètent pas souvent des livres mais qui en lisent beaucoup et dont c'est le métier d'en parler régulièrement à ceux qui n'ont pas toujours les moyens de leurs goûts, dont ils ne parlent par ailleurs jamais, sauf dans le privé du bouche à oreille.

Ces deux fantômes traînent dans leur sillage ceux des attachées de presse qui, tout sourire, volettent de l'un à l'autre, dans l'espoir de réconcilier les points de vue. Et on n'aura rien dit de ces autres fantômes dont celui du critique voudrait oublier qu'ils l'ont hanté: ceux de ses pairs influents à Paris, par exemple, ou à New York. Ainsi, tel livre qui dormait dans une pile de services de presse est soudain tiré de sa torpeur par le Pivotal du dimanche soir, le *Lepape* du vendredi ou le dernier numéro des *Inrockuptibles*. Fragiles journalistes... Du reste, les libraires ne font pas autre chose. Les recherchistes non plus. Et non plus les attachées de presse, forcées de choisir les billes à mettre en avant. Fragile système...

Le parasite bien intentionné

Mais il est un fantôme dont on oublie souvent de rappeler l'existence. C'est celui de l'agent littéraire. Ce «*parasite bien intentionné*», comme s'est un jour présenté l'un d'eux, touche en effet un pourcentage sur les revenus de ses poulains aux intérêts desquels il veille avec un soin jaloux.

«*Avoir un agent était désastreux*», écrit Raymond Chandler en 1952, *mais n'en avoir pas était pire.*» Pour quoi un agent? Les rapports entre éditeur et auteur prêtent déjà suffisamment à malentendus sans qu'il soit besoin de leur ajouter un intermédiaire intéressé. Et puis, la profession est devenue cynique. De conseiller littéraire, qu'il lui arrive d'être encore, celui-ci s'est peu à peu transformé en imprésario, sous la pression d'une machine éditoriale la soucieuse de rentabilité et des écrivains eux-mêmes, qui rêveraient tous, y compris au Québec où la chose est pour le moins difficile, de vivre de leur plume.

L'article-charge de Raymond Chandler a paru à New York dans l'*Atlantic Review*, sous le titre «*Ten per Cent of Your Life*». En 1985, il devait inspirer à l'écrivain uruguayen Hiber Conteris un savoureux pastiche traduit en français par François Maspéro (10 % de votre vie - *Hommage à*

Raymond Chandler et Philip Marlowe, Actes Sud, 1991). Précisons que Chandler, égaré à Beverly Hills après un séjour alimentaire chez les pétrolières, visitait l'espèce particulière de l'agent d'Hollywood, «*l'orchidée de la profession*», qui roule en Cadillac et a «*le cœur gros comme une olive*».

Rien à voir avec le timide Diarmuid Russell, fils d'un poète irlandais émigré aux États-Unis, qui, en 1940, écrit à la jeune Eudora Welty, ayant publié tout au plus une vingtaine de nouvelles dans des revues confidentielles, pour lui offrir ses services: «*Je suppose que vous connaissez la façon de travailler en parasite de l'agent littéraire qui prélève 10 % des revenus de l'auteur. Mais je dirais qu'il est un parasite bien intentionné, puisque la règle veut qu'un écrivain gagne plus d'argent avec un agent que sans lui.*» (Author and Agent - Eudora Welty and Diarmuid Russell, Michael Kreyling éditeur, New York, Farrar Straus Giroux, 1991).

À ceux qui s'étonneraient d'exemples aussi exclusivement anglo-saxons, rappelons que c'est en Angleterre, aux États-Unis et au Canada anglais que la figure de l'agent littéraire est entrée systématiquement dans les mœurs éditoriales, au point où l'on vous dira que, dans ces pays, les éditeurs refusent de considérer les ouvrages d'auteurs qui n'ont pas fait l'objet d'un premier tri par les mains d'un agent. En Espagne, il y a un an environ, l'annonce de la retraite de Carmen Belcells, l'un des plus célèbres agents littéraires du monde hispanophone, a presque suscité le même intérêt que la sortie d'un roman de Xa-

vier Marias ou de Carlos Fuentes. Et il faut avoir vu en action, à la Foire de Francfort, la vaste et bruyante ruche de l'Agent Center, qui tient de la Bourse où l'on s'égosille et du confessionnal où l'on marchandise son salut, pour mesurer l'importance de cette profession, pourtant assez peu répandue en français.

Le *Guide Lire de l'écrivain*, préparé par Jean-Luc Deblat (Éditions SPES, 1995), recense une vingtaine d'agents littéraires en France, dont certains, comme La Nouvelle Agence ou Michelle Lapautre, se distinguent surtout par leur écurie anglo-saxonne. A Montréal, la plus connue est l'Agence Goodwin, qui représente un certain nombre d'écrivains mais doit d'abord sa réputation aux gens du théâtre. Au Québec, dans les faits, plusieurs éditeurs de littérature générale, en se faisant céder par l'écrivain les droits étrangers de l'œuvre à publier, assument une partie du rôle de l'agent littéraire et vont en négocier la traduction auprès de leurs collègues canadiens anglais, espagnols, américains — voire français, quand il s'agit de coéditions.

Quant au rôle de conseiller littéraire, autrefois dévolu à l'agent, il est déjà en grande partie assumé par l'éditeur. L'agent littéraire devient alors le père de famille qui gère les revenus que l'écrivain peut escompter de son talent. Sa présence a le mérite, une fois réglées par contrat les délicates questions d'argent, de laisser le champ libre aux échanges éditoriaux à proprement parler. Mais l'agent peut aussi n'avoir en vue que ses intérêts à court terme. Habilement, il peut faire monter les enchères au-delà du raisonnable, comme cela s'est vu avec des stars de l'édition américaine ayant obtenu des a-valoirs si élevés qu'ils condamnaient l'éditeur au surtirage et la librairie à des mises en place dont le caractère irréaliste ne manquait pas d'être rapidement confirmé par un taux de retour élevé. Et c'est encore son intérêt financier à court terme que l'agent a en tête lorsqu'il cède au plus offrant les droits étrangers d'un ouvrage, même si c'est au prix d'une dispersion de l'œuvre auprès de plusieurs éditeurs ou de sa traduction chaotique.

Mais en définitive et malgré l'évolution de la profession, le plus grand mérite de l'agent est de ne pas laisser l'écrivain seul avec lui-même, ses doutes, ses ambitions, ses vanités, ce que la pratique complaisante de l'édition à compte d'auteur, par Internet ou sur support traditionnel, l'invite à faire. L'agent devient alors le premier lecteur de l'écrivain, et on l'espère sans plus impitoyable. C'est sans doute pour quoi, vers la fin de sa vie, Raymond Chandler pouvait écrire à Jessica Tyndale, une amie, au sujet du sien, l'Anglaise Helga Green: «*C'est son rôle auprès de l'écrivain qui me semble prodigieux [...] par sa façon de parler et d'agir, sa simplicité, sa générosité, son intelligence, elle m'inspire. Et cela sans essayer de le faire. Elle m'est infiniment plus précieuse comme agent littéraire, comme amie, que je ne le serai jamais pour elle comme client.*» Il est vrai qu'entre-temps Chandler était tombé amoureux.

À L'ESSENTIEL

FIGURES DU TRÈS OBSCUR

Yves Namur
Éditions PHI - Écrits des Forges
Luxembourg-Trois-Rivières
2000, 139 pages

La poésie d'Yves Namur se risque à dire ce «*peu de chose*» qui donne au monde son sens véritable. En traversant ces *Figures du très obscur*, on entre parmi cette interrogation sur le temps, l'espace et la mémoire. Il suffit parfois d'une strophe ou de quelques vers pour mesurer l'ampleur symbolique d'un tel trajet. On pense, bien sûr, à la quête d'un Robert Juarroz qui suggère la fusion d'un monde à la

fois physique et métaphysique. La parole d'Yves Namur suit ce même chemin vers une connaissance poétique, où «*seul est possible l'impossible*». C'est d'ailleurs dans cette obscurité vivante que toute chose concrète trouve un sens abstrait: «*Celle / Qui en un jour traça la hauteur / Et la même profondeur des choses, / Celle / Dont parle avec ferveur la langue verte / Et d'obscurs bruissements de feuilles, / Celle-là même connaissait-elle / Le doute des pierres / Et / L'extrême beauté / Du mot "solitude"?*» Cette méditation silencieuse va au bout d'un secret indéchiffrable, qu'elle retourne sans cesse, pour mieux comprendre l'intuition fondatrice de «*l'inconnue*».

David Cantin

Les Presses de l'Université Laval

Christian Dufour

Le défi québécois

«*Un livre solide et durable qui mérite d'être relu et médité attentivement.*»

(Extrait de la préface de Guy Laforest)

«*Un ouvrage crucial*»
(Financial Times)

«*Un livre électrisant*»
(Québec français)

192 pages
19,95 \$

Collection *Prisme*
dirigée par Guy Laforest

Les Presses de l'Université Laval
Pavillon Maurice-Pollack, bureau 3103
Cité universitaire, Sainte-Foy (Québec) Canada, G1K 7P4
Téléphone (418) 656-7381 • Télécopieur (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca • <http://www.ulaval.ca/pul>

Le magazine littéraire de Télé-Québec

Animé par Danielle Laurin

Vendredi 19h30 • Rediffusions: dimanche 13h30 et lundi 13h30

Cette semaine à CENT TITRES

DIMANCHE, 13 h 30, Danielle Laurin rencontre l'auteure cubaine Zoé Valdés à Paris pour la parution de deux romans: *Le pied de mon père* et *Cher premier amour*. Le pays de Fidel vu par une femme en exil...

Yvon Lachance a la *Apprendre à finir*, de Laurent Mauvignier et D. Kimm parle d'*Actions*, un livre inclassable de l'artiste multidisciplinaire Herménégilde Chiasson. Le livre de la semaine de Danielle Laurin: *Berthe Morisot, Le secret de la femme en noir*, de Dominique Bona.

Quel message aimeriez-vous laisser aux gens qui célébreront l'an 3000? Rendez-vous avec Tony Tremblay au Marché Bonsecours.



Plume inspirée, style direct et vivant

Claude Gingras, *La Presse*

Quarante ans au cœur de l'OSM

Lyse Vézina

Deuxième édition
revue, corrigée
et augmentée

24,95 \$ • 220 pages

34 photos • Index

ISBN 2-922245-43-8

SOPIEC

LES ÉDITIONS VARIA

Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128

Dans les pensées de Lyse Vézina résonnent encore les mélodies de violoncelle qui ont enchanté sa vie. Au fil d'une carrière qui a duré quarante ans au sein de l'Orchestre symphonique de Montréal, elle a vécu de l'intérieur les deux tiers des années d'existence de l'OSM. La musicienne a aussi vécu d'étonnantes aventures en compagnie de ses collègues de l'orchestre. Avec eux, Lyse Vézina a eu le privilège de côtoyer plusieurs grands noms de la musique, ce dont elle nous parle aujourd'hui.

Linda Corbo, Le Nouvelliste.

www.varia.com

C. P. 35040, CSP Fleury
Montréal (QC) H2C 3K4

LES ÉDITIONS VARIA
Distribution: Prologue

LIVRES

LE FEUILLETON

L'exaltation du corps

SUR L'EAU

H. M. van den Brink
Traduction du néerlandais
par Anita Concas
Gallimard
Paris, 2000, 146 pages

Quand j'étais plus jeune, j'aimais bien le sport et, jusqu'à un certain point, j'y excellais. J'étais rapide, vif, endurant, plein d'énergie, combatif, même si je ne gagnais pas toujours. J'avais le sentiment que c'était un des moyens d'entrer en contact avec les autres, de me mesurer à eux et d'y trouver une reconnaissance, à tout le moins un respect. J'étais assez terrible car je détestais perdre, comme à peu près tous les enfants. Alors je remettais ça. J'apprenais à être plus rapide, plus précis, plus stratège, plus intelligent avec mon corps. Car j'avais alors un corps... certes maigrelet mais qui obéissait à mes ordres, qui fournissait, qui se dépassait parfois quand j'allais au bout de mon souffle. J'étais assez content de lui.



Jean-Pierre
Denis

Le sport, par ce qu'il exige de lui, nous le fait sentir dans toutes ses dimensions, y compris intellectuelle ou cognitive. Il le forge, le pétrit, le rend à la fois plus souple et plus résistant. Il nous fait surtout comprendre que ce dernier a son propre langage et qu'on ne peut pas tricher avec lui. Une faute de syntaxe, un irrespect de ses règles élémentaires et c'est la catastrophe. Mais, heureusement, comme dans la poésie, on peut déroger à certaines règles, à la condition d'inventer une forme plus juste, plus nécessaire (dans la discipline sportive, le saut en hauteur en est un formidable exemple!).

Le paradis d'un été

Sur l'eau n'est peut-être pas le roman de la rentrée mais il montre, à travers sa thématique, un retour vers les choses qui font du bien, qui exaltent ce que nous avons de meilleur en nous-mêmes, qui peuvent conduire aussi vers une certaine forme de bonheur et d'accomplisse-

ment de soi. J'ai dit «bonheur» parce que tout ce livre s'inscrit dans sa quête (et même sa possession: «Pourtant, il n'est pas fragile, le bonheur de cet été [...]. On peut le tenir dans ses mains et poser sa tête dessus. Je le tiens dans ma main pendant des heures et il ne s'envole pas») puis dans sa perte. Nous sommes à Amsterdam pendant l'été 1939, et les choses vont bientôt radicalement changer. Mais avant qu'elles ne changent, Anton — héros et narrateur de ce récit — va l'éprouver dans sa chair, dans ses muscles, dans le soleil et le bois, dans l'eau et la pierre, dans l'amitié aussi.

Fils unique de parents qui s'interdisent toute sortie hors de leur rue, toute vie sociale, qui ont peur du monde et de son étrangeté, qui vivent petit, Anton va, par le sport qu'il choisit (la course à aviron), s'arracher de l'univers fermé de son père et se donner un corps magnifique, fort, ouvert sur le monde. Son coéquipier, David (qui est probablement juif, le roman ne le dit pas, mais on peut l'entendre), est son complément parfait. Fils de riche, toujours le sourire ironique aux lèvres, sûr de lui mais parlant peu, il fait corps avec Anton (il a aussi du mystère en lui qui m'a fait penser, je ne sais pourquoi, au Grand Meaulnes). Ils ont tous les deux été choisis par un *doktor* allemand qui entreprend de les former à la course sur l'eau: Schneiderhahn. Très curieux, d'ailleurs, ce personnage qui sort on ne sait d'où et qui va disparaître tout aussi mystérieusement quand il aura accompli son œuvre: celle de faire des champions.

Cheveux en brosse, se déplaçant sur une bicyclette rutilante, surveillant de la berge le progrès de ses protégés, ne demandant absolument rien en retour, il est la figure du maître exigeant et totalement désintéressé — hormis, peut-être, de faire la preuve de la justesse de ses théories et de la puissance de la *disziplin*. Les épreuves seront cet été-là nombreuses mais formatrices. Et van

den Brink réussit parfaitement à traduire les exigences de ce sport et à faire ressortir le langage du corps qui y est à l'œuvre.

Un roman qui marque

Finalement, alors même que ce roman est écrit tout simplement, sans prétention, de manière toujours limpide, il réussit à nous marquer, et bien plus qu'on ne le croit. Je sais, par exemple, qu'il continuera à m'habiter. Pourquoi? Difficile à dire. J'y trouve de la simplicité, du mystère, des personnages attachants (à force d'être mystérieux et, en même temps, bons), un arrière-fond tragique (la guerre qui va arriver, la démolition des hangars à bateaux), une rigueur dans la composition et dans l'élaboration des grandes oppositions qui structurent l'en-

semble du récit, bref, un ensemble de qualités qui, réunies, s'imposent à nous. Et, ce qui est le plus beau, sans jamais faire montre, en faisant travailler l'arrière-plan.

denisjp@mlink.net

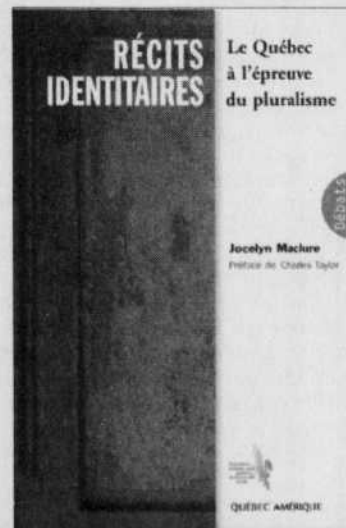
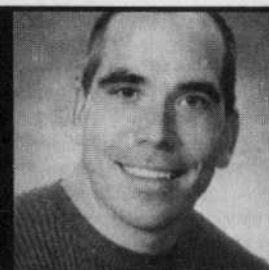
HAMAGURI
Aki Shimazaki

Quelle sobriété, quelle force et quelle poésie! Le dépassement est garanti. L'écriture s'impose par ses phrases courtes, efficaces et suggestives. L'auteur semble avoir longtemps mûri son récit, retenu son souffle pour mieux en dégager la force.

Paulette Villeneuve, *Femme plus*

LEMÉAC/ACTES SUD

Jocelyn Maclure

Récits identitaires
Le Québec à l'épreuve du pluralisme

Préfacé par Charles Taylor, ce sixième titre de la collection Débats apporte un éclairage nouveau sur les questions identitaires au Québec. Il brosse un impressionnant portrait du chemin parcouru et poursuit la réflexion à la lumière des nouveaux facteurs qui forgent cette identité en constante évolution.

Venez assister au lancement-débat, sur les ondes de la chaîne culturelle de Radio-Canada, dans le cadre de l'émission *Passages*. L'émission sera animée par Georges Leroux. Jocelyn Maclure, Daniel Salée (Université Concordia) et Jacques Beauchemin (UQAM) y discuteront du livre et plus largement de la question identitaire au Québec. L'enregistrement aura lieu le 17 octobre à 20 h à la librairie Olivier située au 5219, chemin de la Côte-des-Neiges à Montréal. Informations : (514) 398-3960

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



Les enfants d'abord



La série Annie Brocoli
• La mitaine de laine
• Germaine, la grenouille végétarienne

Une toute nouvelle série d'albums-comptines tout en couleur par la vedette de l'heure des bouts de chou.

La mitaine de laine:
ISBN 2-89381-758-0 • LX-868
Germaine, la grenouille végétarienne
ISBN 2-89381-759-9 • LX-869
20,5 sur 20,5 cm • 24 p. • 7,95 \$

Une prière
pour chaque soir

Collectif sous la direction de
Roland Leclerc

Chaque soir, avant de dormir,
les enfants prient avec leurs
propres mots.

ISBN 2-89381-680-0 • LX-790
10,7 sur 10,7 cm • 396 p. • 12,95 \$

La sagesse des enfants
Cynthia Copeland Lewis

Les enfants sont des philosophes aux pieds nus qui voient le monde sans cérémonie ni complication.

ISBN 2-89381-679-7 • LX-789
10,7 sur 10,7 cm • 396 p. • 12,95 \$

365 activités
avec votre enfant
Céline Séguin

Beau temps, mauvais temps,
vous aurez toujours réponse à
cette phrase tout simple...
mais qui angoisse tous les
parents: «Maman... j'ai
plus quoi faire!»

ISBN 2-89381-692-4 • LX-802
17 sur 23 cm • 380 p. • ill. • 19,95 \$

Pour jeunes internautes
seulement • Édition 2001
Corinne De Vailly

À la fois guide d'apprentissage
et coffre aux trésors virtuels!
Des centaines de sites
passionnants, qui donnent à
l'enfant accès au monde!

ISBN 2-89381-770-X • LX-880
20 sur 24 cm • 200 p. • 18,95 \$

LOGIQUES

Les Éditions LOGIQUES inc.
7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A8
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES

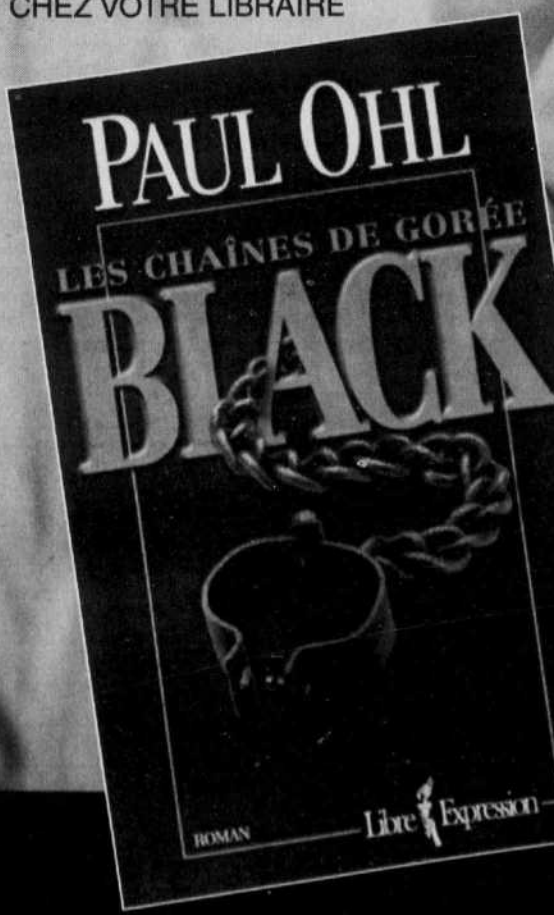
BLACK
Les chaînes
de Gorée

Une fresque
magistrale
consacrée
à l'esclavage
qui poursuit
l'imposant cycle
des romans de
civilisations de
PAUL OHL

«...un engagement
manifeste qui rend
le livre très vivant»

Robert Chartrand, *Le Devoir*

CHEZ VOTRE LIBRAIRE



Libre Expression

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

De la religion et des ruminants

DE L'INHUMANITÉ DE LA RELIGION

Raoul Vaneigem
Denoël
Paris, 2000, 200 pages

À PROPOS DES VACHES

Benoît Duteurtre
Les Belles Lettres
Paris, 2000, 206 pages

Dans les premières pages de son livre intitulé *Une foi partagée*, Fernand Dumont confie: «On ressent une malaise à parler de cette question.» Laquelle? La religion, évidemment. Dans un monde où la tolérance est la vertu cardinale, où c'est la seule valeur vraiment célébrée et même parfois «absolutisée» (ce qu'a fait Justin Trudeau dans son flamboyant éloge), il est délicat d'aborder le jardin secret et refoulé de la spiritualité. L'effet tolérance est si puissant, expliquait encore Dumont — dans *Raisons communes* cette fois — qu'il devient même difficile, à l'école, de défendre non seulement quelque contenu religieux, mais

quelque contenu tout court. L'objectif creux du «apprendre à apprendre» devient l'unique projet. Le contenu? Un prétexte! Déchéance de l'éducation en une «technologie de l'esprit», constate, avec raison, Dumont.

Malaise, donc, dans notre rapport au religieux. Chasse aux sorcières même, dans certains cas où la fameuse tolérance semble soudain disparue (surtout lorsqu'il est question de l'antique confession dominante). Mardi midi, un démagogue hargneux, à la radio, engueulait un prêtre organisateur d'un «déjeuner de prière» avec des «chefs de file de sa région». C'était à n'en pas douter, selon le pape des ondes, un autre exemple où la religion perfide tentait de s'immiscer, de contrôler, de «baiser le cul des puissants». Quarante ans après la Révolution tranquille, «manger du curé» reste un réflexe courant et commode. Aucun pouvoir, certes, ne doit être à l'abri de la critique. Mais est-il vraiment courageux, et utile, de tous les jours faire trébucher le même vieillard moribond? Vieillard qui, au surplus, occupe moins d'espace que jamais dans notre monde tant intérieur que commun?



Antoine Robitaille

Écraser l'infâme!

Où! répond Raoul Vaneigem. Il faut, selon lui, achever ce vieillard. L'extirper de notre vie tel un mélanome malin puisque là est la cause de toutes nos régressions. Vaneigem, chanteur et théoricien de mai 68, membre de l'Internationale situationniste jusqu'en 1970, écrivait déjà en 1967 dans son fameux *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* que «les croyances religieuses dissimulent l'homme à lui-même, leur bastille l'emmure dans un monde pyramidal dont Dieu tenait lieu de sommet et le roi de hauteur. Hélas, il ne s'est pas trouvé le 14 juillet, assez de liberté sur les ruines du pouvoir unitaire pour empêcher les ruines elles-mêmes de s'édifier en prison». Dieu n'en finit plus de mourir. La religion survit. Puisque, nous explique Vaneigem dans son dernier livre, l'infâme a su revêtir diverses formes: notamment politiques, avec les idéologies; économiques, avec le culte du marché; et syncrétiques, avec les *new age* et les sectes contemporaines.

Agriculture et religion

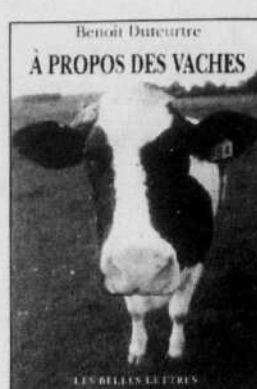
La religion n'a pourtant rien de congénital à l'humanité. Sa naissance est datée. Mais il faut, selon Vaneigem, remonter loin dans l'histoire. Très loin. Tout sentiment religieux viendrait d'une hié-

rarchisation des sociétés apparue au néolithique en raison de l'invention de l'agriculture. Avant ce péché originel? Tout n'était que «loisirs, [...] l'existence humaine reposait sur une intimité avec la nature, sur une sagesse sensuelle, source d'égalité entre les sexes et de bonne santé corporelle». «L'homme de la cueillette» était vraiment sympa. Puis, il s'est mis à cultiver. La communauté s'est alors adjugé un «lopin de terre». S'est choisi des maîtres «en leur donnant le mandat de la protéger contre les intrusions étrangères, contre les nomades attirés par les richesses de la civilisation sédentaire». Depuis, tout est foutu. «Dès cet instant, s'engendre la race fantastique et extraterrestre des dieux.» La religion, pour Vaneigem, n'est donc pas un trait naturel de l'homme. Ce n'est point l'expression d'un désir d'absolu inhérent et éternel. C'est une superstructure inventée et cultivée par les hiérarches pour inciter au sacrifice total de soi. Pour faire croire que le mal est à l'intérieur des humains. Pour pousser ceux-ci à renoncer au plaisir ici et maintenant en leur faisant miroiter un ailleurs parfait, au-delà de la mort: le paradis.

Bien sûr, on a entendu ce discours — qui n'est pas que fausseté — mille fois. L'originalité, ici, c'est sans doute la radicalité, donc le sim-

plisme: tout ce que l'auteur exécère de ce monde, il le taxe de religion.

L'impression générale, en refermant le livre: être en présence d'un archaïsme. Un pauvre soixante-huitard, égaré en l'an 2000, qui refuse de voir que son combat pour la jouissance-immédiate-sans-contrainte n'avait finalement rien à voir avec le rêve communautaire souvent invoqué à l'époque. Au contraire, il s'agissait d'un nouveau palier dans la montée historique de l'individualisme, palier où il ne reste plus aucune communauté intermédiaire entre l'individu et le marché. Cette dénégration, cachée par des amalgames, baigne dans un utopisme grossier qu'on reconnaît à son accoutrement habituel: référence pesante à un âge d'or et à un moment crucial de la chute dans le mal. Déterminisme direct. Annonce, ensuite, d'une rédemption prochaine: «Nous sommes arrivés à un tournant de l'histoire où tout ce qui a été tordu dans le comportement de l'être humain peut être redressé», écrit Vaneigem de façon terrifiante. La religion? «La forme la plus achevée du mépris dont les hommes s'accablent», assène-t-il. Ne peut-on pas en dire autant de certaines formes ressentimentées de l'irréligion? Et qu'on présente aujourd'hui, relativisme (sélectif) aidant, sans aucune forme de malaise.



Les ruminants. C'est, péjorativement, tous ceux qui ne cessent de mâchouiller leurs vieilles analyses. C'est aussi, dans un sens noble cette fois, ces animaux superbes, fragiles et émouvants que nous présente l'écrivain Benoît Duteurtre dans une réédition d'un court roman, *Les Vaches*, publié à l'origine en 1987. L'auteur y a ajouté deux beaux textes dont un essai, «La question de la vache contemporaine», où il explique pourquoi ce ne sont pas les vaches qui souffrent de folie, mais nous, avec notre obsession productiviste réduisant tous les êtres, les animaux notamment, à une vulgaire «matière première». Un livre drôle, fin, surprenant et superbement écrit.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'amour... rebelle et insoumis

GASPÉSIE REBELLE ET INSOUMISE

Sylvain Rivière
Lancôt Éditeur
Montréal, 2000, 168 pages

BENNY VIGNEAULT

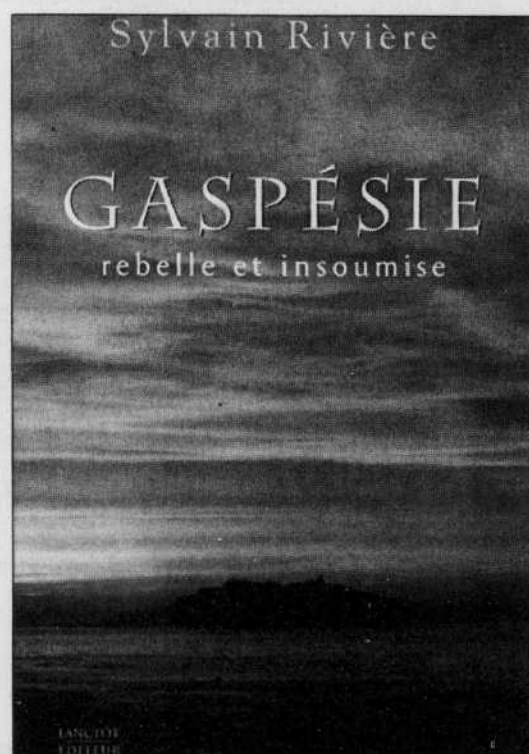
L'histoire de Sylvain Rivière à ceci de particulier qu'elle est étroitement liée au pays qui l'a vu naître et grandir, et, par le fait même, à ses habitants, ceux d'hier surtout, venus d'ailleurs pour s'établir en terre gaspésienne pour le meilleur et pour le pire. Si ses ancêtres l'ont profondément influencé, à commencer par son grand-père et son père, c'est à un quêtéux du nom d'Adelme Porlier qu'il doit sa vocation d'écrivain: «Adelme était un être merveilleux. À son contact, j'ai appris sans le savoir cette forme de détachement si importante à la création, ce besoin de dire, de nommer et, par ce fait, de durer, de perdurer, de traverser le temps, comme on change de côté de chemin pour boire l'horizon d'une goulée à bout d'yeux sans détour.» Placé au carrefour de l'histoire individuelle et de l'histoire collective, c'est de l'intérieur que Sylvain Rivière évoque la Gaspésie dans son plus récent ouvrage intitulé *Gaspésie rebelle et insoumise*.

À la lecture, on apprend d'abord beaucoup de choses sur les premiers arrivants en terre d'Amérique, dont la Gaspésie était le point d'entrée obligé. Si l'on attribue généralement la découverte du Nouveau Monde à Christophe Colomb, combien savent que les Amérindiens occupaient déjà la péninsule 6500 ans avant l'arrivée des Européens, au XVI^e siècle, ou encore que les pêcheurs basques, gallois et irlandais connaissaient l'existence des terres de l'autre côté de l'Atlantique bien avant 1492?

L'écrivain dresse un tableau sommaire de la découverte du Canada et souligne comment, au fil des années, le peuplement de la Gaspésie s'est fait de manière telle que le pays a pris l'allure d'une «mosaïque ethnique unique». Il décrit la vie des Toudamans, Micmacs de la mer, premiers «Gaspésiens» que les Français sont venus déranger après la prise de possession de Gaspé par Jacques Cartier. Il parle aussi de l'arrivée des conquérants anglais et consacre une partie importante de son récit à l'histoire des Acadiens, soulignant que «l'arrivée à Paspébiac du dernier contingent d'Acadiens, au printemps de 1774, à l'emploi de Charles Robin, constitue la clé de voûte de la Gaspésie d'aujourd'hui». D'autant plus que son ancêtre à lui faisait partie de ceux-là.

Toute la mise en place historique de Sylvain Rivière sert en fait à répondre à une seule question, de laquelle découlent toutes les autres: qui suis-je? Or, pour savoir qui l'on est et où l'on va, encore faut-il avoir une bonne connaissance de ses origines — ici, savoir comment le Gaspésien d'antan est devenu le *Gaspésianus anonymus* d'aujourd'hui.

C'est à partir de là que son récit devient le plus captivant, alors qu'il relate les événements marquants de son enfance, alors qu'il parle de son grand-père et de son père, qu'il leur cède même la parole («Vous aut, ma gang de païens circoncis su' l'travers, j'vous avertis ben d'vo' salut... que j'en voye jamais un baisser la tête ou d'aut' chose devant un messieu' d'la talle...») et qu'on apprend comment les habitants de ce coin de pays — appelé tout à tour la «Floride des pauvres» ou la «Bretagne du Québec» — ont été ex-



plétés tout autant que leurs célèbres bancs de morue, et ce, jusqu'à tout récemment encore.

Cette deuxième partie du livre donne lieu à des passages parfois drôles, parfois tendres, comme lorsque l'écrivain évoque la «saison des quêtéux» et sa rencontre avec Adelme Porlier. D'autres moments, plus réflexifs, lui permettent de jeter un regard critique sur une situation passée dont l'enfance ne lui permettait pas de saisir toute la portée. Pensons à l'épisode du dépôt de Carleton: «Dans un grand ménage collectif, on se lavait de son passé en jetant pêle-mêle le boghe au travers de la charrie à trois oreilles n'y comprenant plus rien, voisinant le gramophone et le coffre de cèdre ayant vu défiler les trousseaux de trois générations, le pot de chambre, la Catherine des envies subites sacrifiée pour l'eau courante, victime d'un véritable ras-le-bol digne de mention.»

Journaliste, dramaturge, romancier mais surtout poète et conteur, Sylvain Rivière livre ici un ouvrage d'un intérêt indéniable, d'un genre aussi difficilement classable qu'il ne l'est lui-même. Si la parole du poète se perd souvent dans un délire verbal qui n'apporte rien au chant d'amour qu'il veut servir, le récit à la fois envoûtant et enrichissant d'un conteur au meilleur de sa forme, à la langue riche, colorée et pittoresque, dont la voix porte les accents d'un passé auquel il renvoie inlassablement. De ce point de vue, l'écrivain rend certainement justice à Adelme Porlier, «qui avait préféré la liberté à l'esclavage, la route à la maisonnée, l'errance à la décence». À noter l'heureuse initiative que cet ajout d'une vingtaine de photographies d'époque, qui donnent à coup sûr de la force aux propos de l'écrivain.

Expression de l'amour et de la fierté d'un écrivain pour sa région et ceux qui l'habitent, *Gaspésie rebelle et insoumise* donnera peut-être le goût aux lecteurs de parcourir cette région qui ne demande qu'à être redécouverte. «Ma trop belle Gaspésie d'amour, je t'écrit pour te dire que je t'aime à tous les temps. Je présente de notre passé à venir.»

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les amours extrêmes en Méditerranée ne s'effacent jamais

LA FUITE AUX AGRIATES

Marie Ferranti
NRF Gallimard
Paris, 2000, 150 pages

CELLES QUI SAVAIENT

Claude Pujade-Renaud
Actes Sud
Arles, 2000, 64 pages

GYLAINE MASSOUTRE

Cri noir du sang. Feu sur les lèvres. Marques de dents. Vertiges de la passion. Ces lâchers sauvages de torrents passionnels disent les excès de la chair qui brûle, du désir qui ravage, de la rage de possession. Le roman français actuel semblait laisser quelque peu les récits hâletants des émotions interdites, souvent criminelles, toujours hautes et colorées.

Voici pourtant deux livres minces, mais combien denses et poétiques, qui en appellent de toutes les énergies bouillonnantes du torrent en crue. Le premier est corse, le second d'inspiration grecque. Ferranti vit dans l'île de Beauté; Pujade-Renaud vibre de l'instinct mythique de l'héroïsme antique. L'espace est ouvert, inquiétant, aride. Les êtres qui l'habitent y vivent à l'unisson des débordements impatients et des traits soudains qui les mènent sur les chemins caillouteux de leur destin. Rouge sang. Noir désespoir. Sentiments bondissants. Fuites et exils. Tel est l'apanage du monde méditerranéen. La culture du Sud innerve donc toujours la vitalité parisienne.

Car le roman français ne baigne pas toujours dans l'ambiance feutrée des salons ni dans le monde clos des livres léniants qu'on stocke et qu'on oublie. Il est aussi peuplé de personnages qui craquent, qui défient, qui crient et qui tuent. Des femmes frappantes de fièvre et de gémissements, qui préfèrent être nues que sages, actives qu'endormies, criminelles que victimes.

Jalousie et politique, une seule violence

Marie Ferranti met en lumière les traces noires de la fureur jalouse. Il fallait une île pour sa mesure. La morsure de la compé-

tition survient dans un microcosme familial matriarcal où les rivalités se déploient, tous fers tirés, entre des sœurs qui se disputent leurs amants. Ces hommes ne sont pourtant pas leurs proies. Mais quand Francesca, l'héroïne de *La Fuite aux Agriates*, se met à mâcher lentement et à déglutir l'entreffile du journal qui signale la mort de son amant, on comprend que la seule mention de son nom, même incorporée, ingérée, ne pourra pas apaiser la brûlure qui lui déchire le ventre. L'homme n'est plus même une ligne de papier. L'orgueil tuitoie la destruction.

Comment une telle rage est-elle encore plausible à notre époque? Au départ, l'impudeur de Francesca égale le désir violent de Julius, deux êtres compulsifs et sensuels qui n'ont peur de rien. Leurs routes se croisent, hors de toute évaluation de leurs mérites respectifs ou de leurs engagements préalables. Aucune parole donnée ne tient, la morale fait pâle figure. Julius, fort de ce caractère, possède un autre exutoire à sa rage d'action: autonomiste armé, il fomenté un attentat à Bastia, qui entraîne la mort d'homme. Julius, toutes poches aux trousses, doit prendre le maquis dans la garrigue sèche.

Lorsque son amante le rejoint, à l'insu de sa sœur, la légitime épouse, elle découvre l'apreté de son homme, qui lutte pour sa survie. Dans le décor gris des Agriates, un désert corse des plus hostiles, la fuite des proscrits révèle leur férocité réciproque, leur barbarie affleurante. Leur relation amoureuse change radicalement de tournure: elle devient une épreuve où la suspicion et l'hostilité attisent le risque omniprésent d'être vu et dénoncé.

Marie Ferranti a campé un roman fort où le sentiment de liberté n'a d'égal que celui de la puissance vitale. L'espace physique, désolé et vide, avec ses arbres rabougris, ratatinés, secrète des personnages noués dont les passions s'enfoncent comme de grosses racines au fond de l'eau. Les armes y claquent comme les branches sèches. Au terme d'un affrontement parfaitement saisi, l'évocation de l'effroi succède aux actes de peur. L'œuvre de mort s'ac-

complit. À l'aveugle mais précise, subite mais avec économie.

Disperser les cendres de l'odeur humaine

Celles qui savaient sont cinq, pour Claude Pujade-Renaud. Cassandre, la prophétesse; Enoné, la nymphe amante de Paris; Okyrhoé, la centauresse; Jocaste, la mère d'Œdipe; Ismène, fille des incestueux Jocaste et Œdipe. Elles ont toutes reçu le don de divination. Elle connaissent les oracles. Sous les menaces terribles qui ferment leurs horizons, elles ont aiguisé leurs intuitions, cherché à lire l'appel clair de leur clan. Elles ont guetté les signes du destin, cherchant à ruser avec les desseins divins auxquels les bras humains cèdent leurs instruments. Elles ont vu, su, crié, fragiles remparts à l'horreur des familles pourries. Elles ont aimé jusqu'à étouffer leur lignée, jusqu'à renoncer à la forme humaine.

Vague de démence, la prophétie résiste comme les savoirs face à la déraison. Rien ne retient le bras meurtrier. Mais lorsque le sang cesse de couler, plus rien n'arrête l'élan de la vigueur innocente, la fougue fluide des rumeurs aquatiques, le tremblement lumineux de l'intelligence humaine. La connaissance est un scandale plus énigmatique que la monstruosité du corps ou de l'âme. Telle est la certitude qui anime ce livre. De très beaux portraits au féminin en surgissent. Claude Pujade-Renaud, qui avait déjà élaboré de subtils profils de centaures dans *La Mort de Socrate*, l'an dernier, récidive avec le murmure de ces voix poétiques, en vers et en prose, prêtées à des créatures féminines légendaires.

Doucement amenée dans ce qu'elle appelle «les ultimes résidus du langage», la beauté de ces pages consiste à enchevêtrer des figures de rêve et d'angoisse. Ma préférée? La plus ivre, la plus légère, Okyrhoé. Dans la cavalcade de la centauresse, fille du savoir rendue mutique pour avoir révélé l'avenir, on entend le frémissement de ses naseaux. Et dans ce souffle articulé, magiques moments d'écriture, on retrouve la portée des songes divinatoires où les ténébres spongieuses d'un crâne fantastique font pencher l'opacité animale au plus près de l'humaine vérité.

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE OU PAR LA POSTE À L'AIDE DE CE BON DE COMMANDE

Le Nouvel Humanisme militaire

«L'ouvrage est certainement l'un des plus percutants de la longue série des écrits politiques de l'auteur. Il développe une argumentation d'une grande efficacité non seulement contre la guerre du Kosovo, mais aussi et surtout contre ce "droit d'intervention" que s'arrogent les puissances les plus riches de la planète.» — Le Monde diplomatique

ISBN 2-921561-52-2 336 pages 21,95\$ DIFFUSÉ PAR DIMÉDIA

BON DE COMMANDE

⊗ Veuillez me faire parvenir **Le Nouvel Humanisme militaire**
21,95\$ + 4,00\$ de frais de poste + 1,82\$ de TPS (7%) = 27,77\$
Ci-inclus, un chèque ou mandat-poste de 27,77\$.

Nom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Code postal: _____

Tél. jour: _____ Tél. soir: _____

Faites parvenir ce bon de commande à:
Les Éditions Écosociété
Case postale 32052, succursale Les Atriums
Montréal (Québec) H2L 4Y5

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Quoi de neuf, mon bébé?

CAROLE TREMBLAY

Faire la critique d'un livre destiné aux tout-petits n'est pas chose facile. À peine a-t-on commencé l'article qu'on dépasse déjà le nombre de mots que compte le petit bouquin. On a beau tourner ça comme on veut, ça prend un sacré esprit de synthèse pour résumer une histoire qui tient en trois phrases et quelques dessins. Mais bon, quand il faut, il faut.

Chez Gallimard jeunesse, dans la collection «Giboulées», on lançait au printemps dernier une série de petits livres mettant en vedette l'âne Trotro. Les textes et les illustrations sont signés Bénédicte Guettier. Cette illustratrice fait partie du courant qu'on pourrait allégrement qualifier de «minimaliste». Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on ne s'égare pas dans les détails. Le dessin, un peu naïf, se donne l'air d'avoir été griffonné de la main gauche. De plus, Bénédicte Guettier a fait sa marque de commerce en remplaçant la typographie traditionnelle par une calligraphie un peu brouillonne. Cela donne une allure savamment négligée à l'ensemble qui est, du reste, assez sympathique. Tout comme le sont les historiettes qui mettent en scène l'ânon préscolarisé.

Dans *L'âne Trotro et la pluie*, le petit équidé attend que la pluie cesse pour aller jouer, mais comme tout est encore trempé quand il sort, il rentre aussi mouillé que s'il avait joué sous l'averse. Dans *L'âne Trotro et la sardine*, notre

héros à quatre pattes cache une sardine dans sa poche pour ne pas avoir à la manger. Tous ses amis se plaignent de l'odeur qu'il dégage. Attribué d'être la risée du canton, il sort son mouchoir de sa poche et fait apparaître une sardine sous les yeux médusés de ses amis. Ça semble un peu simplet comme ça, mais c'est très distrayant quand on a deux ou trois ans.

Pour le même groupe d'âge, voire pour les plus jeunes, la collection «Musique» de Gallimard propose un nouveau produit: le bébé-livre accompagné d'un CD.

Sous ce concept, on retrouve la série «Coco, le singe». Les livres cartonnés de 12 pages sont accompagnés d'un disque compact qui reprend la courte histoire du petit singe gaffeur sur fond musical. La musique, assez classique, est interprétée à partir de vrais instruments: violon, clarinette, clavecin, etc., nous épargnant la rengaine synthétique bâclée qu'on destine trop souvent aux enfants. Un petit exemple de scénario? Dans *Coco lave son linge*, Coco veut faire le lavage comme maman, mais comme il n'atteint pas le trou de la laveuse, il se contente de celui du cabinet de toilette. Dans *Coco et le poisson*, le petit singe met la vie de son poisson rouge en péril en le sortant du bocal pour lui offrir un tour de camion.

Finalement, toujours dans la collection «Musique» de Gallimard, on trouve *Mon Imagier sonore*. Il s'agit d'un imagier carton-

né comme tant d'autres, à la différence qu'il est accompagné d'un disque qui permet de découvrir le véritable son émis par l'objet ou l'animal représenté. Maman et papa n'ont donc plus besoin de faire «coin coin» à la vue du canard, le lecteur de disque s'en charge à leur place. On n'arrête vraiment pas le progrès.

L'ÂNE TROTRO ET LA SARDINE
L'ÂNE TROTRO ET LA PLUIE
L'ÂNE TROTRO EST UN PETIT COCHON
L'ÂNE TROTRO S'HABILLE
Textes et illustrations de Bénédicte Guettier
Gallimard jeunesse, «Giboulées»
Paris, 2000, 16 pages chacun

COCO ET LE POISSON PLOC
COCO LAVE SON LINGE
Texte de Paule du Bouchet
Illustrations de Xavier Frehring
Gallimard jeunesse, «Musique»
Paris, 2000, 12 pages cartonnées
chacun

MON IMAGIER SONORE
Illustrations d'Olivier Tallec
Gallimard jeunesse, «Musique»
Paris, 2000, 32 pages cartonnées

Illustration de Bénédicte Guettier pour *L'Âne Trotro et la sardine*.

SOURCE GALLIMARD JEUNESSE

Prière de déranger

Nouvelle collection destinée aux jeunes

SOLANGE LÈVESQUE

Si l'on demandait à des spectateurs de théâtre, jeunes ou moins jeunes, de décrire ce qu'est la mise en scène ou, plus simplement, d'expliquer comment on fait pour monter une pièce, les réponses révéleraient sans doute que la plupart ignorent les étapes pratiques qui donnent vie au texte dramatique, de même que l'importance du rôle du metteur en scène.

Jusqu'à maintenant, sauf erreur, seule la maison d'édition Retz avait publié un ouvrage ayant pour but de familiariser les enfants avec la scène: *60 exercices d'entraînement pour le théâtre*, paru en 1998, s'adressait aux 7 à 13 ans. Gallimard Jeunesse ouvre un champ plus vaste et propose un outil pédagogique majeur avec sa nouvelle collection «Folio Junior Théâtre», qui associe répertoire et conseils pratiques. Quatre petits livres donnent le coup d'envoi. Ces ouvrages, dont la jaquette annonce d'emblée le ton ludique avec ses dessins naïfs et ses couleurs vives, offrent des propositions fort stimulantes à toute personne de neuf ans et plus qui souhaite se lancer dans l'aventure du jeu tout en acquérant l'a b c de la pratique du théâtre, à commencer par des notions de mise en scène.

C'est à Jacques Prévert, Raymond Queneau et Jean Tardieu que revient l'honneur d'inaugurer la collection. Qu'ont en commun ces trois mousquetaires en quatre ouvrages? Ces champions des jeux de mots ont fait du langage le cheval de bataille (souvent de Troie!) et le héros de leurs comédies. *À perte de vie* et *Le Beau Langage* proposent au total 14 sketches brefs de Jacques Prévert, poète et dialoguiste dont l'esprit d'enfance a conquis les jeunes autant que leurs aînés. Dans *Le Tableau des merveilles* (*À perte de vie*, page 22), par exemple, un enfant défend sa musique face aux adultes qui la réprouvent: «Excusez-moi, messieurs, explique-t-il, mais c'est la musique de mon enfance. Je ne connais que celle-là... Ma famille est cachée dedans, c'est elle qui pousse le cri du souvenir. Est-ce ma faute si ma famille a la voix du caïman?»

Dans *Suivez le guide!* (*Le Beau Langage*, page 25), une femme dit: «Je suis le guide, je suis la foule, je suis un régime, je suis la mode, je ne suis plus une enfant... / Oh! j'en ai assez! Je ne suis plus personne.» De pareilles répliques n'ennuieront certainement personne. Le troisième ouvrage a pour objet *En passant*, une pièce «en un plus un acte pour précéder un drame» de Raymond Queneau (l'oulipien papa littéraire de Zazie), et le quatrième, intitulé *Finissez vos phrases*, comprend, en plus du texte éponyme, deux autres pièces brèves de Jean Tardieu, dont *Un mot pour un autre*, dans laquelle on trouve un échange des plus



célèbres: monsieur de Perlemouze, apercevant sa femme, s'exclame: «Fiel!... Ma pitance!...», ce à quoi madame de Perlemouze rétorque: «Fiel!... Mon zébu!...»

Les collections qui présentent des pièces en les expliquant sont habituellement destinées aux étudiants plus âgés; elles regorgent d'analyses savantes, de notes et de textes théoriques. Souvent bien faits au demeurant, ils ne sont toutefois pas conçus à l'intention de lecteurs préadolescents, intéressés à passer immédiatement à la pratique pour le

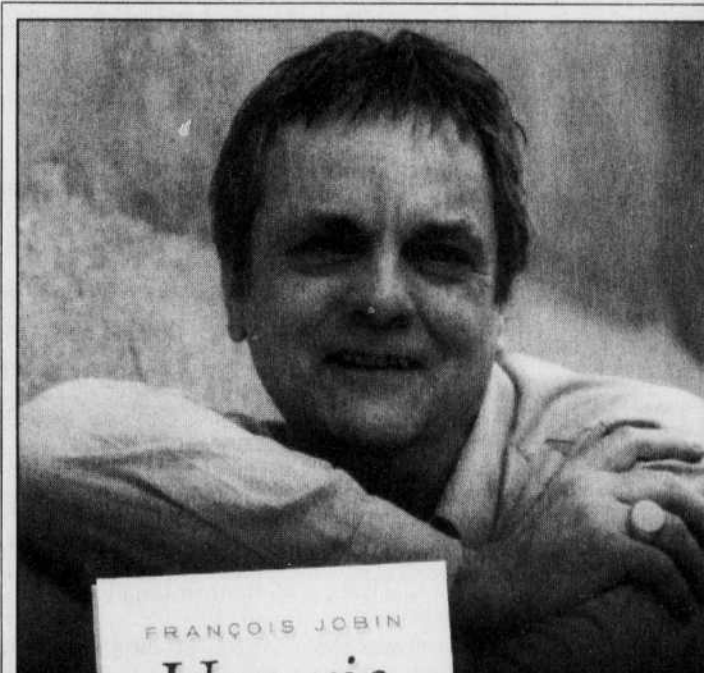
plaisir de la chose. L'originalité de ces Folio Junior Théâtre réside dans le choix judicieux du répertoire: les textes choisis sont tous brefs; ils jonglent avec les calembours, la polysémie, les contrepéties et autres acrobaties langagières (les titres *Le Beau Langage* et *Finissez vos phrases!* y font directement allusion). De plus, ils traitent de thèmes très susceptibles d'intéresser les praticiens en herbe: la famille, l'absurdité des rites mondains, le snobisme lié à certaines fonctions sociales, la révolte, la justice. La mort y entre régulièrement en scène, mais d'une manière surréaliste: on danse avec elle pour apprendre à mieux maîtriser l'angoisse et les pénibles réalités de l'existence. Autre élément d'une grande richesse: chacun des livres comporte son «petit carnet de mise en scène» qui aborde directement et dans un esprit immédiatement pratique les difficultés inhérentes à la mise en scène de chaque texte. Les auteurs de ce «carnet» présentent brièvement l'écrivain, ouvrent des pistes inspirantes, donnent des suggestions sur la manière de monter les textes présentés. Rien de guindé ou d'hermétique dans ces notes; elle adoptent au contraire un style limpide, dynamique. Les écueils

que les diverses scènes peuvent présenter y sont soulevés de manière très éclairante, et la pensée active du jeune lecteur y est constamment sollicitée: «Connaissez-vous cet autre auteur, Alfred Jarry? Très jeune, «potache», il commença à écrire une pièce qui deviendra le célèbre *Ubu roi*: il y mettait en scène le professeur qu'il caricaturait pendant les cours où il s'ennuyait. Essayez de le lire...». trouve-t-on en page 111 du *Beau Langage*. Au sujet d'*En passant*, de Queneau, on lit à la page 80 du livre du même titre: «Après l'avoir lue, si possible ensemble et à haute voix, on reste un peu perplexe: comment passer du texte au jeu? Cette question est la question même du théâtre. Si le texte nous avait paru lumineux dès la première lecture, ce serait presque inquiétant. En effet, que resterait-il à faire découvrir au public?». Deux autres titres entrent en librairie dès aujourd'hui: *Le Bel Enfant* de Jacques Prévert et *Le Gobe-douille et autres dialogues* de Roland Dubillard. Voilà six instruments de travail avec lesquels parents, enfants, professeurs et élèves auront intérêt à jouer.

À PERTE DE VIE —
JACQUES PRÉVERT

LE BEAU LANGAGE —
JACQUES PRÉVERT
EN PASSANT —
RAYMOND QUENEAU

FINISSEZ VOS PHRASES!
— JEAN TARDIEU
Folio Junior, Gallimard Jeunesse, Paris, 2000, 126 pages



roman
22,95 \$

François Jobin

Le roman d'un amnésique
qui invente ses souvenirs...
Une vie de toutes pièces,
d'une émouvante
extravagance.

La passion de la littérature
vlb éditeur
www.edvlib.com

CHRISTIAN DUFOUR
*Lettre aux souverainistes québécois
et aux fédéralistes canadiens qui
sont restés fidèles au Québec*

Une LETTRE qui nous rappelle où se situe
l'essentiel

(Michel David, Le Soleil)

Un livre qui nous redonne le goût de la politique

(Marie-France Bazzo, Indicateur Présent)

Une LETTRE vraiment pas piquée des vers!

(Jean Bédard, RDI)



La LETTRE de Christian Dufour à ceux qui sont
restés fidèles au Québec: un plaidoyer-choe non
partisan qui ne fait de cadeau à personne, des
choses vraies et importantes que l'on n'entend
pas souvent.

Stanké
Essai
144 pages • 15,95 \$

editions@stanké.com • www.stanké.com • (514) 396-5151

LES ARTS

ARTS VISUELS

Artificielle légèreté

SUDA YOSHIHIRO

Galerie René Blouin
372, rue Sainte-Catherine Ouest, local 501
Jusqu'au 4 novembre

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Également présent à la Biennale de Montréal, l'artiste japonais Yoshihiro Suda expose deux œuvres à la galerie René Blouin. Or, dans la même teneur que ces œuvres présentées rue Berri, le sculpteur a ciselé dans le bois de magnolia des motifs floraux d'une précision à rendre jaloux le plus consciencieux des miniaturistes. La méticulosité avec laquelle il sculpte le bois est fascinante, d'autant plus que les minces tiges de ces fleurs, ou encore les feuilles, d'une délicatesse inouïe, semble défier la physicalité même du matériau. De façon amusante et touchante à la fois, l'artiste a déposé une grande œuvre qui s'étale dans la petite salle de la galerie, *Arbre aux feuilles luisantes* (2000), et une petite dans la grande, *Herbe de rosée du matin* (2000), qui se perd volontairement dans le décor.

Hyperréalistes, les minuscules sculptures de Suda cultivent la fragilité. Pensées comme de véritables miniatures, elles sont disposées dans la salle, profitant de la surprise du regard déambulant, de manière à ce

que, puisqu'elles aiment à se faire oublier, les déplacements du spectateur représentent pour elles de véritables menaces. Contrairement aux miniatures habituellement protégées par un socle ou par une vitrine isolante, les sculptures sont disposées directement sur le sol de la galerie.

Logées dans un interstice des lames du parquet, à la jonction entre une colonne et le sol, comme si cette mauvaise herbe (de la famille des tradescantia) s'était nichée elle-même dans cette fente, ou prenant la forme d'un fleur de camélia d'été offerte à la vue au détour d'une cloison, les œuvres de Suda ne sont pas que le fruit d'une valorisation du fait main patient et artisanal. Elles induisent plutôt une relation bien singulière avec l'environnement de la galerie qui est censé les servir, à moins qu'en définitive elles ne s'en servent.

Dans un surprenant renversement de situation, ces œuvres parviennent à troubler l'ordre des choses et finissent par prendre en charge l'espace entier de la galerie, ce cube blanc dont on a dit trop souvent, à tort, qu'il était neutre. Une telle prise en charge a pour effet de transformer l'espace d'accueil pour donner l'impression que les œuvres qu'il est censé protéger et valoriser sont en quelque sorte intimidées par les lieux. Ainsi l'œuvre parvient-elle à anéantir la familiarité que l'on a pu développer avec cet espace à travers de nombreuses visites.

Un labour excessif

BIENNALE DE MONTRÉAL

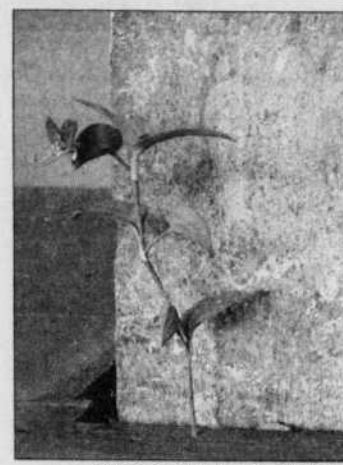
Palais du Commerce
1650, rue Berri
Jusqu'au 29 octobre

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Une des dimensions étonnantes de cette thématique du temps que défendait la Biennale de Montréal édition 2000 et sa commissaire d'exposition du volet arts visuels, Peggy Gale, concerne la fabrication des œuvres d'art elles-mêmes. La plupart des œuvres traduisent un rapport spécifique au temps en ce qu'elles brouillent le regard ou que leur fonction, c'est le cas des trappes de l'artiste Andreas Slominski, vise à stopper tout mouvement.

Par ailleurs, deux œuvres à tout le moins réhabilitent un rapport au temps qu'on croyait en perte de vitesse depuis les beaux jours du «ready-made». Alors que plusieurs artistes à notre époque n'ont que faire de la cuisine qui précède la fabrication d'une œuvre, les pièces du Canadien Eric Cameron et celles de Yoshihiro Suda retournent à une fabrication lente, que l'on devine laborieuse, issue d'un labour excessif.

Dans le premier cas, transformant sa peinture en sculpture, Cameron recouvre de centaines et de centaines de couches de peinture blanche des objets dont seul le titre des pièces dévoilent la nature. Or, cet ornement à la limite indésirable brouille les formes à un point tel que la résultante devient presque indépendante de la source, tant ses formes sont méconnaissables. Une seule de ces sculptures est considérée comme terminée,



SOURCE GALERIE RENÉ BLOUIN

Une œuvre de Yoshihiro Suda à la galerie René Blouin. D'autres œuvres de l'artiste sont également présentées à la Biennale.

Alice's Second Rose, à 1892 couches de pigment, alors qu'il est prévu que les autres objets recevront de nouvelles couches jusqu'à ce que l'artiste disparaisse. Une seule des œuvres, *Shoe*, est exposée dans les premières étapes de production, recouvertes uniquement de 100 couches de blanc, ce qui met en lumière le processus de transformation de la silhouette de ces objets dont s'empare le processus de fabrication, jusqu'à rendre monstrueuse leur apparence.

Cette lenteur jalouse mais qui ruine son objet trouve sa répartie dans la production de Yoshihiro Suda, qui sculpte dans le bois de fins motifs floraux. Son travail est le fruit d'une patiente élaboration. À la Biennale deux œuvres sont montrées, dont une n'est qu'une petite feuille essulée, fichée dans un mur d'une des salles d'exposition. Dans ce cas comme dans

l'autre, ce qui est intéressant dans ces œuvres, outre leur fini, provient de la banalisation de l'exécution des objets, de cette lenteur associée davantage à l'art classique. Dans le cas de Cameron, le feuilleté des sculptures reprend celui des couches du tableau classique, mais l'exécution ne sert pas d'imagerie contrairement au modèle classique, et dans celui de Suda, puisque ses œuvres prennent le risque de ne pas être vues, que leur présence est si peu marquée et que l'effet de mimétisme est si maîtrisé, toute trace de travail est effacée. Dans les deux œuvres, le labour est ravalé.

Du ralentissement

Dans cette Biennale, en fin de compte, et à contre-courant de la logique de l'événementialité qui parfois favorise le spectacle, l'enjeu principal concerne le ralentissement du temps de perception, une idée essentielle. Par exemple, la vidéo du duo de Teresa Hubbard et d'Alexander Birchler montre un travelling terriblement lent dans un appartement où se produisent des situations absurdes. Tout se passe comme si, dans cette bande, on reprenait au nouveau roman sa rétention d'information à la limite de l'irritation. Ailleurs, comme dans le ballet de parapluies de Diane Landry, se joue une magie qui retient également le passant. En tout et pour tout, hormis la critique ponctuelle que l'on peut faire des œuvres (il est vrai que certaines déconcertent de pauvreté), cette Biennale dans sa manière de tenir compte de «tout le temps», oublie un temps, pourtant fondamental, celui de la réduction extrême, celui de l'ultra-rapide, de l'instantané, bref de l'implacable fulgurance, qui elle aussi fige sur place.



BANQUE NATIONALE

en collaboration avec

LE DEVOIR

présente la 4^e édition du

CONCOURS

«Jeunes critiques en arts visuels»

UNE PRODUCTION DU CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

dans le cadre de

BIENNALE 2000 DE MONTRÉAL

du 28 septembre au 29 octobre
Palais du commerce, 1650 rue Berri

Une occasion unique de découvrir et d'apprécier l'art contemporain.

Ce concours s'adresse aux étudiants et aux étudiantes des établissements d'enseignement secondaire et collégial du territoire de la Communauté urbaine de Montréal.

Pour obtenir la fiche d'inscription on s'adresse au Centre international d'art contemporain de Montréal :

téléphone : (514) 288-0811 • www.ciac.ca

Julius Baltazar

La main du diable

Exposition jusqu'au 28 octobre 2000

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 19h30 et le samedi 10h à 17h

CIRCA

GALERIE I

JENNIFER MACKLEM

GALERIE II

KIP JONES

Du 14 octobre au 11 novembre 2000

Vernissage le samedi 14 octobre de 15 h à 18 h

372, rue Sainte-Catherine Ouest # 444 Tél. : 393-8248

du mercredi au samedi de 12 h 00 à 17 h 30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

GALERIE DE BELLEFEUILLE

Tom Hopkins

L'exposition se poursuit jusqu'au 19 octobre 2000

1367, ave. Greene, Westmount
tél. : (514) 933-4406
lun.-sam. : 10h - 18h dim. : 12h - 17h30

EXPOSITION

GORDON RAYNER

30 SEPTEMBRE - 21 OCTOBRE 2000

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h
E-mail : wadgorce@total.net
Web : http://www.waddington-gorce.com

silence radio

Catherine Préfontaine

jusqu'au 29 octobre 2000

Mardi, mercredi, jeudi : 13 h à 19 h

Vendredi, samedi, dimanche : 13 h à 17 h

Entrée libre

Maison de la culture

Plateau-Mont-Royal

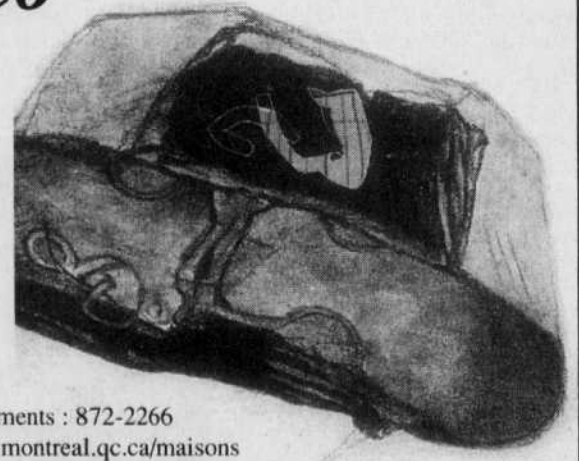
465, avenue du Mont-Royal Est

En face du métro Mont-Royal



Ville de Montréal

Renseignements : 872-2266
www.ville.montreal.qc.ca/maisons



CIAC - Centre International d'art contemporain de Montréal

producteur de la 4^e édition du Concours «JEUNES CRITIQUES EN ARTS VISUELS»



Québec
Ministère de la Culture et des Communications



GEORGES LAOUN
OPTICIEN



ORMERY DESERRES
Maître d'œuvre et d'art graphique



HÉBERT



Un SCULPTEUR MODERNE 1884-1950

Du 5 OCTOBRE 2000 AU 7 JANVIER 2001

Découvrez un sculpteur fascinant, chef de file du mouvement moderniste québécois dans les années 20 et 30.

HEURES D'OUVERTURE :

Du mardi au dimanche : de 10 h à 17 h, le mercredi jusqu'à 21 h.

Lundi : fermé.

Procurez-vous le livre d'art Henri Hébert, 1884-1950. Un sculpteur moderne à la Boutique du Musée ou chez votre libraire.

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec
(418) 643-2150 www.mdq.org

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Une invitation de la



Cette exposition a reçu le soutien financier du Programme d'aide aux musées du ministère du Patrimoine canadien.

VITRINE TRANSDISCIPLINAIRE

SONIA PELLETIER

SOURCE SAT

[illegible]

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

Ensemble pour toujours

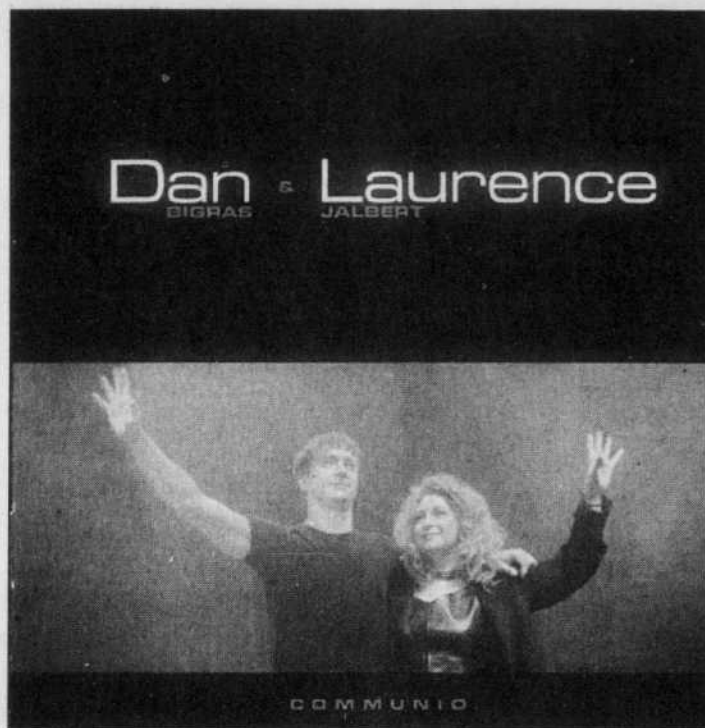
COMMUNIO

Dan Bigras et Laurence Jalbert
Audiogram - Gueule de bois
(Sélect)

De présentation sobre, pré-noms en blanc sur fond noir, photo discrète du chanteur et de la chanteuse, titre en rouge point trop visible, ce disque ne se jette pas sur le lècheur des vitrines de disquaires comme la misère sur le pauvre monde. Il y a toutes les chances pour que vous passiez outre à ce qui ne prétend pas être autre chose qu'un enregistrement de spectacle, simple document sonore de la tournée Dan Bigras-Laurence Jalbert de l'an dernier. Surtout parmi les quelque 70 nouveaux disques québécois de cette saison-avalanche — sans compter les étrangers venus d'ailleurs, débarquant par centaines —, celui-là s'imposera peu. Selon toute probabilité, ce sont ceux qui étaient dans l'une ou l'autre des salles, au Spectrum lors des dernières Francos, au Gesù, comme moi, ou quelque part en province, qui voudront ce disque chez eux. Et le chériront.

Le chériront, oui, parce que la chance ainsi fournie de partager cette rencontre-là devrait être saisie par quiconque aime ou a un jour aimé la chanson. Ce spectacle, clamons-le, est une sorte de miracle. Bien au-delà de la proposition de départ, plus pratique qu'artistique — une tournée à deux sans musiciens qui ne coûterait pas cher et relancerait les ventes de disques respectives —, c'est une véritable communion d'artistes qui a eu lieu. D'où le titre. Je dirais même: une renaissance mutuelle. Une redécouverte réciproque des motivations profondes. Pourquoi chante-t-on? Pour vivre ça. En vérité, le disque de ce spectacle vaut tous ceux de Bigras et Jalbert réunis. Ce disque, c'est le meilleur de Bigras, le meilleur de Jalbert, au cube.

Si l'on savait l'équation Dan + Laurence garante de chaleur humaine, on ne pouvait prévoir qu'il y aurait à ce point multiplication, amplification, exacerbation des émotions. Ces deux-là, si j'ose dire, font l'amour à leurs chansons: fécondées à deux voix, elles viennent au monde une deuxième fois. Et on les entend d'une oreille neuve. Franchement, je ne remarquais plus *Tomber*, le succès de Jalbert, à la radio: dénudée jusqu'à l'âme, la chanson retrouve dimension, densité, vérité. Meilleur exemple encore: je ne pouvais pas blâmer *Un homme ça pleure aussi*, rapport au combat



de coqs Bigras-Lapointe de la version originale: ici, j'y crois. Sans enflure, le texte atteint.

C'est l'approche *Tu m'aimes-tu* de Richard Desjardins appliquée à des *blues-shouters*, à deux raucous n'roll de la chanson: entre piano et voix, on entend tout ce qui se passe. Ce qui se passe? Dan et Laurence se marient, se heurtent, se confrontent, se désolent, se révèlent, se soulèvent, s'excitent, se rejoignent, se haranguent, se mesurent, se caressent, s'arrachent les entrailles, se paient les plaies. Vivent l'interprétation des chansons comme on vit une relation de couple. Écoutez comment *Au nom de la raison* et *Tue-moi* se mêlent sans se fondre: c'est toute la différence entre duo et rencontre.

Tout n'est pas parfait, bien sûr, comme dans tous les couples. Si l'intro *Concerto pour une voix* (de St-Preux) à *Naufage* me semble une idée discutable, si la pièce finale *Toi c'est moi (communio)*, enregistrée après coup en studio, m'apparaît superflue (tout est déjà dit dans le spectacle, pas nécessaire de sursignifier la com-



munion), je n'en suis pas moins ravi de l'effet que ce disque produira sur moi, chroniqueur quelquefois un peu blasé de chanson québécoise: au moment où je n'attendais plus grand-chose de Bigras et Jalbert, voilà qu'on a de nouveau besoin d'eux et de leurs chansons pour vivre.

Sylvain Cormier

ROCK

BOWIE AT THE BEEB THE BEST OF THE BBC SESSIONS 68-72

David Bowie
BBC (EMI)

Nouveau vide-grenier exceptionnel au Aolien Hall de New Bond Street, annexe des grands studios d'enregistrement de la vénérable British Broadcasting Corporation. Après les Beatles, Hendrix et quelques dizaines d'autres champions des rythmes fous de la jeunesse, les messieurs en chiennes blanches ont sorti des placards les bandes maison attestant des passages de la drôle de bête androgyne qu'était David Bowie entre 1968 et 1972. Rappelons-le, la diffusion de musique préenregistrée était strictement limitée par la loi au Royaume-Uni, de sorte que la BBC consacrait une majorité de programmes à des prestations gravées sur place: pis-aller à l'époque, archives extraordinaires aujourd'hui.

Du fonds Bowie, on obtient le meilleur d'une dizaine de visites, du tout jeune dandy mod chan-

tant *London Bye Ta Ta* à l'émission *Top Gear* en mai 1968 ou l'*Amsterdam* de Brel au Sunday Show de John Peel en février 1970, jusqu'à Bowie en pleine incarnation Ziggy Stardust, livrant en mai 1972 à l'émission *Sounds Of The 70s* des versions très cliniques mais néanmoins brillantes des *Changes*, *Starman* et autres *Rock'n'Roll Suicide*. Sa plus mélodique période, à mon sens.

Pour marquer le coup, Bowie lui-même s'est fendu d'un récent spectacle en direct du BBC Studio Theater (à peu près le même qu'à MusiquePlus plus tôt cette année): la transcription est jouée au double *Bowie At The Beeb*. Notable détail, le *Thin Man* y a la blonde tignasse aussi longue qu'au temps de *Space Oddity*.

S. C.

DOUBLE FANTASY

John Lennon & Yoko Ono
Capitol (EMI)

PLASTIC ONO BAND

John Lennon
(EMI)

Ah! Cette Yoko. Drôle de carrière que la sienne. Carrière en trois temps. Artiste d'avant-garde avant de rencontrer John Lennon, muse de Lennon tout au long de leur vie commune, puis veuve Lennon officielle depuis l'assassinat-que-vous-savez. Et ouste l'avant-garde: c'est comme si Yoko Ono était devenue à plein temps, depuis 20 ans, conservatrice de musée. Toujours là pour célébrer les chiffres ronds, débattant à toutes les occasions quelques pièces jamais montrées, elle passe le plus clair de ses heures à gérer le fonds d'archives dont elle est la seule héritière.

Un emploi à très long terme. Ses trésors de famille, on a l'impression qu'elle en garde exprès dans les chambres fortes. Qu'il y en aura encore pour les 25 ans du décès en 2005, le centenaire de la naissance en 2040. J'ai l'air de persifler, comme ça, mais je suis content: grâce à Yoko, j'ai encore et toujours du nouveau Lennon à découvrir.



Ce qui est quand même incroyable. Après l'interminable série radiophonique *The Lost Lennon Tapes* et le coffret de quatre disques de 1998, farci de titres inédits, démos et prises alternatives, on aurait pu croire la maison vide. Mais non. Yoko avait gardé du nanane pour l'an 2000, riche en anniversaires: la nouvelle réédition de l'album *Double Fantasy* de 1980 est donc assortie d'une bande d'essai jamais entendue, où Lennon chante en s'accompagnant au piano ces mots prophétiques: «*Well I tried so hard to settle down / But the angel of destruction keeps on / Houndin' me all around.*» La chanson, d'air vaguement western, s'intitule *Help Me To Help Myself*. Vous la faut-il? Seulement s'il vous faut tout Lennon. C'est mon cas.

A choisir, si d'aventure l'album vous aurait encore échappé, procurez-vous plutôt le nouveau transfert audionumérique du *Plastic Ono Band* de 1970, l'essentiel disque-thérapie de Lennon (avec deux titres en plus): sans *God*, *Mother*, *Hold On* ou *Working Class Hero*, toute discussion sur la vérité en chanson est vaine.

S. C.

URBAIN

LEILA

Courtesy of choice
(XL/Beggars Banquet)

Musicienne accomplie et ex-collaboratrice de Björk, Leila se révèle une femme complexe et difficile à cerner. Avec *Courtesy of Choice*, son second album, elle s'élève au-dessus de la masse agitée de l'électronica et impressionne par son savoir-faire. Dans cet album qui baigne dans une atmosphère sombre et chaotique, aucun espoir d'évasion ne semble permis.

L'auditeur est submergé dans cet univers dément, empreint d'un malaise omniprésent. Dès le début de *Brave*, le ton est donné et la victime est parcourue de frissons à l'audition d'une pièce interprétée par un xylophone subtil qui sert d'introduction au voyage infernal.

Aucune pièce ne se démarque réellement de l'ensemble, car chacune contribue à sa manière au façonnement de ce bijou avant-gardiste.

Néanmoins, rien n'est laissé au hasard, aucune faiblesse ne se fait sentir. La production est exemplaire et le contenu ne cesse jamais d'intriguer et de fasciner. Une machination perfide menée à la perfection. Claustrophobes s'abstenir.

Nicolas G. Chouteau

MUSIQUES DU MONDE

ESPRIT

Quartango
(Justin Time)

Le groupe montréalais Quartango a un nouveau bandonéoniste. À 27 ans, Denis Plante s'est joint à l'ensemble, et on le retrouve avec *Esprit*, le dernier CD de Quartango, un album audacieux où l'on aborde l'univers du tango par toutes sortes de rivages, de l'Irlande à Cuba, en passant par les États-Unis ou l'Italie, sans pour autant oublier la traditionnelle Argentine.

Car bien sûr, il y a du Piazzolla, le maître du tango, dans *Esprit*, où *Oblivion*, morceau plein de la nonchalance contenue qui autorise les couples de danseurs de tango, à s'immobiliser, quelques secondes, le temps d'un souffle, sur la piste. Mais avec *Esprit*, on ne s'attarde pas trop longtemps sur ces rivages.

Après les accents dramatiques et emportés de la pièce *Yumba* et à la suite d'*Oblivion*, en effet, *Esprit* se déplace en Irlande avec la *Milonga Celtica*, aux rythmes endiablés rappelant les danses enviolonnées de l'époque. Et puis on revient à une consonance plus classique, mélancolique comme celle de *E Lucevan Le Stelle*, tiré directement de l'opéra *La Tosca* de Puccini, selon des arrangements du compositeur montréalais René Gosselin.

Le jazz n'effraie pas non plus les musiciens de Quartango, qui s'adonnent à l'étonnant *Blue Rondo à la Turk*. Richard Hunt, nous dit le quatrième de couverture du disque, y a marié «*la classique de Brubeck et le très nuevo Libertango de Piazzolla, chacun éclairant des particularités de l'autre.*» Le résultat, mené de mains de maîtres, est impressionnant.

Après *Gigolo Jig in G*, une gigue humoristique, le groupe nous emmène en plein carnaval, accompagnés du percussionniste torontois Rick Lazar, qui occupe seul la scène pendant quelque temps.

Ici donc, les quatre musiciens de formation classique de Quartango, Richard Hunt au piano, Stéphane Allard, René Gosselin, à la contrebasse, et bien sûr, Denis Plante, se sont adonnés librement à la création, pour faire un disque qui tranche sur la facture plus classique de *Compadres*, l'avant-dernier disque de Quartango, qui laissait une large place à la flûte. Un CD où l'on va de surprise en surprise. Délectable.

Caroline Montpetit

DISQUES CLASSIQUES

Passé retrouvé et recréé, mémoire révisée et réinventée

MERLIN

Isaac Albéniz: Merlin,
opéra en trois actes
(Decca 467 096-2)

Le saviez-vous? Moi pas. Albéniz a écrit plus de 30 ouvrages pour la scène. Bien des zarzuelas, des musiques d'accompagnement, certes — et encore faudrait-il un jour les entendre. Il a aussi eu l'ambition de devenir compositeur d'opéra, hors des facilités du pianisme de clinquant et de l'impressionnisme de ses chefs-d'œuvre pour piano (dont *Iberia*).

Albéniz jouait du piano sur les bateaux. Histoire de gagner sa vie un moment. Il composait, idéal qui rend la vie vivable. Il a eu l'heur de rencontrer un mécène anglais (sa musique était fort prise en Grande-Bretagne, un fait trop souvent oublié). Son nom: Francis Burdett Money Coutts. Ce monsieur fortuné se croyait doté de talent littéraire. Ainsi a-t-il conçu, un peu pour Albéniz, une trilogie issue de la légende d'Arthur et des chevaliers de la Table ronde. Les deux derniers — Lancelot et Guenièvre — ne virent jamais le jour.

Le premier, *Merlin*, fut achevé mais jamais complété. Certaines pages, notamment l'ouverture, sont connues. Il a fallu la passion du chef José de Eusebio pour arriver à l'élaboration de la partition. C'est une sorte d'épopée que le livret du disque explique avec une ferveur peu commune et qui nous vaut non seulement ce premier enregistrement de *Merlin* mais aussi sa première exécution, 90 ans après la mort du compositeur qui y a mis tant d'énergie et d'âme.

Un peu à la manière d'un Cehra qui achève le troisième acte



de la *Lulu* de Berg, de Eusebio a mis toute sa sincérité et tout son talent pour arriver à l'élaboration d'une version complétée. Colligeant les épreuves, corrigeant les erreurs des graveurs, orchestrant un passage qui était en fait une reprise et où le travail fut aisé, devant aussi composer six mesures qui manquaient. Conclusion: sans avoir une œuvre authentiquement de la main du maître, on entend l'œuvre du maître. C'est déjà un exploit.

Albéniz. Vous pensez à la musique espagnole, à l'impressionnisme «à la française», à la musique pour piano. Oh! Albéniz adorait Wagner, *Tristan und Isolde* et *Siegfried* surtout. Peut-être même *Parsifal* (et ici, la parenthèse s'impose car il ne l'a jamais entendu — cet opéra étant réservé à la scène de Bayreuth jusqu'au sacrilège de la première américaine au Met

en 1903 —, sauf peut-être quand il l'a déchiffré — et il a dû le faire — au piano pour son propre plaisir). Voilà le décor musical de *Merlin*.

Autre parenthèse: on entend aussi beaucoup de ressemblance avec le *Pelléas et Mélisande* de Debussy; de cela, Albéniz ne pouvait rien connaître: il a achevé sa partition en 1899, trois ans avant que ne sonne la moindre note de cette œuvre. On reste donc d'autant plus pantois devant cette originalité et ce génie si stupéfiants.

L'histoire est connue. C'est celle d'Arthur, bâtard du roi défunt, qui retire l'épée de l'enclume au matin de Noël, des révoltes qui s'ensuivent chez les nobles pour arriver au couronnement d'Arthur et des magouilles politiques et magiques de Merlin contre les fées Morgane et Viviane — cette dernière finira par l'enfermer pour l'éternité dans une prison ensorcelée.

Cela, vous connaissez. Le ton littéraire du livret victorien et louangeur de l'empire au superlatif. Facile à décoder, même pour les néophytes. Le verbe est donc (très) pauvre. N'empêche, malgré sa maigreur littéraire — à l'opéra, on y est habitué, n'est-ce pas —, ce livret est d'une foudroyante efficacité que la musique magnifie à l'envi.

Découvrez un Albéniz formidable compositeur d'opéra. Je vous en conjure. Même si ce n'est pas un suprême aboutissement, cette musique vaut plus que tellement de mièvreries italiennes ou françaises que vous en serez stupéfaits.

La distribution est excellente. Plácido Domingo en tête, dans le rôle d'Arthur, montre toute sa valeur (dans tous les sens du mot). Son vis-à-vis Merlin, Carlos Alvarez, est un peu mince comme baryton, mais cela va tout de même. Jane Henschel (Morgane) et Ana Maria Martinez (Viviane — dans l'opéra appelé celtiquement *Nivian*) donnent des frissons dans le dos, d'horreur ou de bonheur à la Strauss (celui du *Chevalier à la rose*), surtout à la fin du deuxième acte.

Des réserves, il y en a. L'Orchestra Sinfónica de Madrid est une formation qui, pour bien répondre aux demandes du chef, reste techniquement assez quelconque. Malgré toute la passion pour son sujet, son chef, José de Eusebio, n'est pas d'une autorité et d'une vision aussi souhaitées que nécessaires en ce cas. Les chœurs, tout bons qu'ils soient, s'en tirent — la partition leur demande souvent des si et des do aigus, et rendons leur honneur de s'en sortir si promptement.

Vous aimez l'opéra et voulez du

neuf? N'hésitez alors pas: ce *Merlin* va vous donner envie d'aller l'entendre et — rêvons et prions ensemble — le voir sur scène.

J.-S. BACH

Les six Sonates et Partitas pour violon seul, BWV 1001-1006.
James Ehnes, violon
(Analekta fleur de lys
FL 2 3147-8)

Ça y est. Aussi incroyable que cela puisse paraître, l'amalgame entre l'art de Yehudi Menuhin et de Nathan Milstein est accompli. Ce chapitre du feuillet Bach de cette année est à marquer au fer rouge tant la réussite est renversante.

Je ne parle pas ici de virtuosité,

de perfection sonore, de qualité d'enregistrement, de maîtrise de la technique sous toutes ses formes, bref de toute l'enveloppe. Seulement de ce que la musique peut offrir de magistral, de singulièrement «unique» (le pléonasme est voulu et souligné!) quand un interprète de cette trempe se frotte au génie.

Il existe des enregistrements historiques que je ne ferai pas la honte de vous rappeler. La jeune génération, hors des mémoires qui, dans le fond, ne sont souvent que des habitudes d'écoute, sait proposer sa propre idée des choses. Elle interpelle, interroge et, avec Ehnes, impose sa place au soleil.

La rescension tient en un mot: bravo!

